

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/  
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

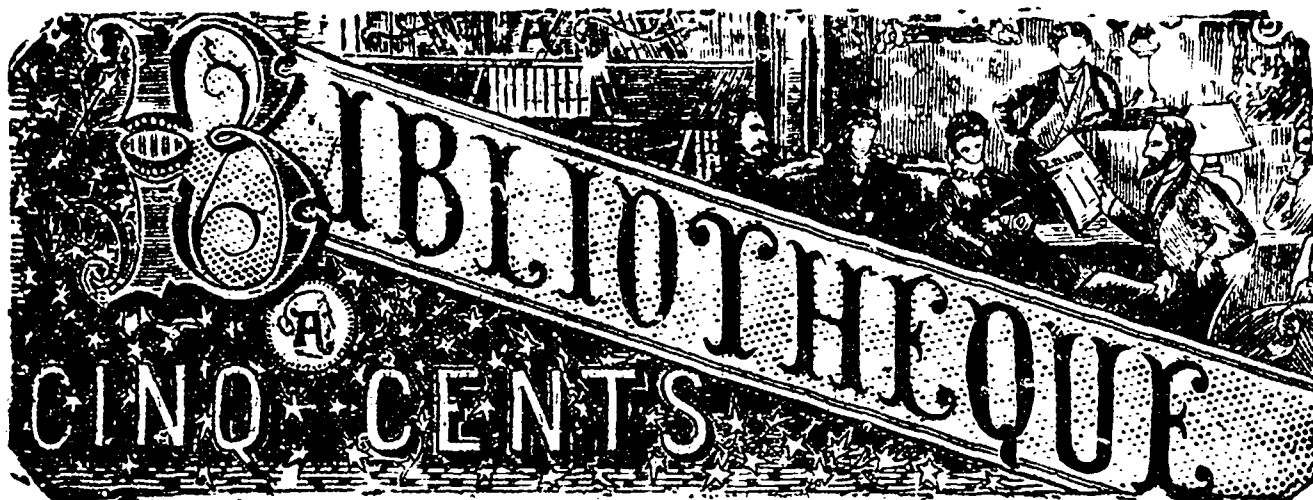
Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

82057



Publiée par Potier, Bossette & Cie, 80, rue St-Jacques.

Voi. VI

{ PAR AN  
\$2,50 }

MONTREAL, 21 FÉVRIER 1889

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 20

# L'AMOUR ET LA GUERRE.

QUATRIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."



C'est lui ! c'est Bénédicte ! O mon enfant ! mon enfant ! (Page 454).

## L'AMOUR ET LA GUERRE.

QUATRIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

## I

Les deux officiers royalistes rentrèrent au château. Madame de Flavigny et Blanche les attendaient dans le salon. Elles étaient prêtes pour le départ. Blanche était calme ; la comtesse s'efforçait visiblement de refouler son émotion. Ce n'était pas, certes, la première fois que la pauvre grande dame se séparait de ce qu'elle avait de plus cher au monde, son mari et son fils, sachant, hélas ! qu'ils allaient affronter la mort. Elle n'en ressentait pas moins, chaque fois, toutes les angoisses de cette poignante situation. Elle recommanda à Raoul d'être prudent sans cesser d'être brave, l'embrassa à plusieurs reprises en accompagnant d'une larme chacun de ses baisers, et se dirigea vers la porte du salon. A peine avait-elle fait quelques pas, un domestique parut et annonça le marquis Gaétan d'Aprémont. Cette annonce produisit une sensation de pénible surprise sur la famille de Flavigny.

Un homme entra aussitôt sans attendre qu'on l'introduisit. Il portait un habit de velours bleu, brodé en paillettes, un chapeau à plume sous le bras, l'épée au côté. L'élégance de son costume faisait ressortir plutôt qu'elle ne dissimulait la laideur de son visage et la difformité de son corps. Un sourire railleur rendait impertinente l'expression de sa physionomie.

— Ah ! pardieu ! dit-il en s'avancant d'un air délibéré, qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Cela tient à ce que depuis l'insurrection je me suis tenu avec Charrette dans le Marais, tandis que vous n'avez guère quitté le Bocage. N'importe, je remercie l'heureux hasard qui me ramène vers vous.

Puis s'adressant à Raoul :

— Vous savez, mon cher vicomte, reprit-il, que je ne vous en veux pas de votre terrible coup d'épée. Malepeste ! j'ai failli en rendre l'âme ; mais, Dieu merci ! ma robuste constitution a résisté. A peine rétabli, je l'avoue, j'ai eu l'idée de vous provoquer à mon tour et de vous rendre coup pour coup. Mais, bast ! vous étiez parti avec votre famille pour l'Espagne, je crois, et j'envoyai à tous les diables mes projets de vengeance. Après quoi, je m'élançai vers Paris, et j'y repris mon ancienne existence de grand seigneur. Ah ! la joyeuse vie que j'y menais avec quelques gentilshommes de mes amis, lorsque vint à éclater cette odieuse Révolution ! Il fallut émigrer. Je suivis le courant. Mais à Coblenz l'ennui s'empara de moi. Je trouvai d'ailleurs que le prince de Condé ne faisait pas un assez grand cas de ma personne. Je lui demandai la permission de revenir en France, de me rendre en Vendée, où l'on commençait à se battre. J'obtins cette permission, et me voici...

La famille de Flavigny, debout, contrainte et silencieuse, attendait que le marquis expliquât les motifs de sa visite. C'est à peine si elle l'avait reconnu, tant il était changé, vieilli, tant ses traits portaient l'empreinte d'une vie de désordre et la flétrissure des plus mauvaises passions. A peine guéri, il avait eu hâte, en effet, de regagner la capitale. Là il s'était livré à tous les emportements du plaisir sans frein ; il avait de la sorte compromis de nouveau sa santé et dissipé en grande partie la belle fortune qui provenait de l'héritage maternel. Le bruit de ses débauches était parvenu jusqu'au fond du Bocage et n'avait pas peu contribué à lui valoir le mépris de tous les seigneurs qui le connaissaient. Plus que les autres, on le comprend, le comte, la comtesse, Blanche et Raoul devaient éprouver à sa vue un sentiment de vive répulsion.

Cependant l'accueil glacial qu'il recevait ne parvint pas à le déconcerter.

— En vérité, monsieur de Flavigny, poursuivit-il d'un ton

imperceptiblement sarcastique, j'ai admiré tout à l'heure la majesté mélancolique du lac de Grand-Lieu, les vertes perspectives des campagnes d'alentour, la grâce enchanteuse du château de Morsanges, que je ne connaissais pas. Il est vraiment dommage d'abandonner une contrée si pittoresque et qui doit être remplie de fort aimables souvenirs, surtout aux yeux de madame de Flavigny.

— Est-ce donc simplement pour contempler le paysage qui nous environne que vous êtes venu jusqu'ici ? demanda le comte, la voix brève, le regard hautain.

— Non, sans doute, répondit Gaétan. Mon but est plus sérieux. Mais, vive Dieu ! je suis devenu quelque peu artiste, et, malgré l'importance de la mission qui m'amène, je n'ai pu me défendre d'un élan d'admiration à l'aspect du site que je viens de traverser.

— Je présume que c'est Paris qui vous a doué d'un sens si délicat ? reprit Blanche avec un sourire ironique.

— Oui, mademoiselle. Paris m'a donné le goût de tout ce qui est la beauté.

— Je ne vous en félicite pas, monsieur, répartit vivement la jeune fille, car j'ai entendu dire que c'est un goût ruineux.

Le marquis fixait déjà sur elle un regard rayonnant d'un hommage hardi. Cette répartie modifia la nature de son impression : l'éclat de ses yeux disparut.

— Mademoiselle de Flavigny est toujours spirituelle, dit-il en s'inclinant pour dissimuler son dépit.

Il se redressa presque aussitôt, et reprit avec une certaine sécheresse dans l'accent :

— Parbleu ! il ne s'agit pas de tout cela, et j'ai eu tort, je l'avoue, de ne pas vous dire tout de suite les raisons de ma présence ici. Voici en deux mots ce qui m'amène ; hier, j'étais aux Herbiers, où, comme vous ne l'ignorez pas sans doute, se sont réunis les principaux chefs de l'armée royale et catholique, et où l'on s'étonnait, entre parenthèses, de ne vous avoir pas encore vus. D'Elbé, ayant été nommé généralissime en remplacement de Cathelineau, m'a chargé immédiatement de prendre avec moi quatre mille hommes, de pousser une reconnaissance jusqu'au lac de Grand-Lieu, de me rallier à vous, et d'essayer de ralentir la marche des Mayonnais, qu'on prétend si terribles, et dont j'espère bien cultiver l'avant-garde. Je me réjouis de vous trouver prêt à me seconder, mon cher comte, et je crois qu'avec nos six mille Vendéens nous sommes en mesure d'attaquer les misérables qu'on nous oppose et de les mettre en pleine déroute. Je vous prévins que je ne fais pas de quartier.

Cette forfanterie de langage déplut visiblement à M. de Flavigny.

— Je crains que nous ne soyons pas d'accord, monsieur le marquis, répondit-il froidement. D'abord je n'admets pas vos idées impitoyables, et j'ai appris avec douleur, que, dans le Marais, vous et quelques-uns de vos officiers, vous avez massacré des soldats vaincus et désarmés. Vous en avez fusillé des centaines en les faisant mettre à genoux sur le bord d'une fosse, et en donnant ainsi un prétexte et une excuse aux violentes représailles des républicains.

— Mon avis est qu'il faut faire à ses ennemis le plus de mal qu'on peut.

— Oui, quand on se bat ; non, quand on est vainqueur, répliqua Raoul.

— A chacun son opinion, monsieur le vicomte. Moi, je garde la mienne. Je hais les bleus, et je voudrais qu'ils n'eussent qu'une seule tête pour la leur couper... Mais, ajouta le marquis, est-ce le seul point sur lequel nous différons de sentiment ?

— Il en existe un autre que je suis loin d'apprécier comme vous, répondit le comte.

— Voyons.

— Selon moi, vous n'avez pas une idée juste de ceux que nous allons combattre. Votre amitié les rabaisse à tort. Prenez garde de vous en repentir. Ce sont des troupes vaillantes et solides, commandées par d'habiles généraux. Si nous

attaquions en face l'avant-garde qui marche sous les ordres de Kléber, nous serions battus...oui, battus ! Il importe donc que nous employions notre tactique habituelle. Dispersons-nous, *égailons-nous*, comme disent nos paysans. Cachés derrière les haies, entourons l'ennemi d'un terrible réseau de feux croisés, quitte à le charger ensuite avec audace si nous parvenons à l'ébranler. En agissant ainsi, nous ferons notre devoir sans imprudence et avec fermeté.

— Mon père a raison, dit Raoul. D'ailleurs il me semble que vos ordres sont précis ; ils vous enjoignent de pousser une forte reconnaissance, de harceler les Mayençais, de ralentir leur marche, voilà tout. A quoi bon tenter au delà de ce qui vous est prescrit ?

— Il ne m'est pas prescrit de manquer d'initiative et de laisser échapper l'occasion d'une victoire. Toutefois, puisque vous craignez une défaite, je me résigne à faire fléchir ma témérité devant votre circonspection.

En s'exprimant ainsi, Gaétan prit un air de supériorité méconnue. Il n'avait pourtant jamais eu lieu de se féliciter de ses hardiesses. Toutes les fois, en effet, qu'il s'était étourdiment lancé sur les républicains, il avait subi de cruels échecs.

— Je vous remercie de votre condescendance, répliqua M. de Flavigny avec un sourire ambigu. Nous serons sans doute contraints de battre en retraite ; mais j'aspère que cette retraite, grâce à notre sagesse, n'aura rien de trop précipité.

L'allusion était transparente, car Gaétan avait déjà fui devant les bleus. Cependant il feignit de ne l'avoir point remarquée. Mais un éclair s'alluma dans ses yeux et s'éteignit aussitôt. Après s'être mordu la lèvre, il parvint à répondre avec un effort de bonne humeur :

— Enfin nous ferons tous de notre mieux. Puisque nous sommes réunis pour défendre ensemble la même cause, j'aime à croire que nous serons désormais les meilleurs amis du monde et que vous me ferez l'honneur d'oublier nos querelles d'autrefois.

Il présentait en même temps l'une de ses mains au comte et l'autre à Raoul. Le comte effleura celle qui lui était tendue ; Raoul hésita. Un regard expressif de son père fit cesser cette hésitation. Il prit alors la main du marquis, mais il ne la serra pas. Gaétan fronça le sourcil.

— Décidément on me garde rancune, se dit-il. Bah ! que m'importe ! Je me soucie de leur amitié comme d'une noisette. Qu'ils se méfient cependant, ajouta-t-il, et qu'ils ne cherchent pas trop à m'irriter !

Et sa physionomie eut une expression si sombre et si menaçante que la comtesse en conçut une sorte d'effroi. Comme on lui avait toujours laissé ignorer qu'il connaît le malheur dont, jeune fille, elle avait été la victime, et qu'il se fût permis à son égard une lâche diffamation, même une odieuse calomnie, elle ne comprenait pas, elle désapprouvait, dans une certaine mesure, l'extrême réserve avec laquelle son mari et son fils recevaient les avances du marquis. Elle voulut réagir un peu contre le funeste effet d'un accueil dont la froideur lui semblait exagérée, et elle s'empressa d'adresser à Gaétan quelques paroles empreintes à la fois de bonne grâce et de dignité.

— Soyez le bienvenu, monsieur, ajouta-t-elle ; car s'il peut y avoir eu naguère entre ma famille et vous un dissentiment, un malentendu que je n'ai pas encore bien compris, toute division doit disparaître aujourd'hui dans la pensée suprême qui nous anime, dans la communauté de périls et de gloire qui rassemble les défenseurs de la religion et de la royauté. Des frères d'armes ne sauraient manquer de déférence les uns envers les autres, sans compromettre les principes qu'ils ont pour mission de faire triompher. Je vous le répète donc, monsieur le marquis, vous êtes le bienvenu.

— Je vous remercie, madame la comtesse, de ce langage conciliant. Je n'attendais pas moins de votre excellent esprit. Si j'ai eu autrefois des torts, dont on conserve encore le souvenir, je le répète, j'en demande très-humblement l'oubli. Je déclare que je me suis souvent reprochés, et je vous jure bien qu'à

l'avenir je n'y retomberai plus. Laissons donc là les griefs du passé, et, croyez-moi, tournons toute notre animosité contre les nouveaux adversaires qui vont se ruer sur nous.

Quoique visiblement affectée, cette modération de termes et de sentiments modifia les dispositions peu bienveillantes de Raoul et de M. de Flavigny. Ils déclarèrent l'un et l'autre qu'ils étaient prêts à écarter de leur esprit tout ressentiment et à seconder le marquis d'Apremont dans ses efforts contre l'ennemi commun.

Cette protestation s'achevait, lorsqu'un paysan vint annoncer que l'avant-garde des Mayençais avait été aperçue sortant de Nantes, et qu'elle ne pouvait tarder à paraître aux environs du lac de Grand-Lieu.

— Séparons-nous au plus vite, dit le comte en serrant sa femme et sa nièce entre ses bras. Vous devriez être parties depuis une heure au moins. Une escorte vous accompagnera jusqu'à Montaigu.

Madame de Flavigny et Blanche ne montrèrent aucune faiblesse. Quand elles eurent pris place dans la berline qui allait les emporter, la comtesse s'inclina vers son fils penché sur l'appui de la portière ; elle l'embrassa, et laissa tomber une larme que nul ne vit, mais qu'il sentit brûlante sur son front. Blanche pressa une dernière fois la main du comte et celle de Raoul. Au même instant, son regard rencontra un regard qui étincillait ; c'était celui de Gaétan. Elle fut contrainte de détourner les yeux, ce qu'elle fit d'un air froid et hautain.

— Elle est plus jolie que jamais ! murmurait le marquis, et plus dédaigneuse encore, s'il est possible. Peuh ! reprit-il, si je la revoyais souvent, je suis convaincu que je l'adorerais, et, Dieu me damne ! je ne suis pas homme à l'adorer en vain.

La voiture s'ébranla ; elle franchit la grille du château et s'enfonça rapidement sous les ombrages de l'avenue. Elle était précédée et suivie d'une escorte de cavaliers vendéens.

Tandis que le comte, Raoul et Gaétan cherchaient encore à apercevoir la berline à travers les sinuosités du chemin, un homme aborda le marquis. Cet homme portait un costume que l'un des chefs de l'armée royaliste avait mis à la mode, et qui avait même valu aux insurgés l'épithète de brigands, à cause de l'étrange physionomie qu'il donnait à ceux qui en étaient revêtus. Ce costume se composa, ainsi : un mouchoir rouge noué sur la tête ; un autre passé autour du cou, dont les bouts retombaient sur une veste de siamoise ; deux autres serrant à la taille un pantalon de toile du pays et soutenant tout un arsenal de pistolets et de couteaux. Affublé de la sorte, véritable caricature du jeune et célèbre général vendéen, cet homme était affreux à voir. Il avait sur le visage une expression sournoise et féroce, et quoiqu'il eût vieilli, lui aussi, il n'était point méconnaissable : c'était Roch Duhoux.

— Commandant, dit-il en portant militairement la main à son front, où faut-il braquer mes deux pièces de canon ?

— Tu le sauras tout à l'heure, répondit Gaétan.

Roch Duhoux allait se retirer. Le marquis le retint ; puis, le montrant au comte et à son fils :

— Me-sieurs, dit-il, je vous présente un de mes bons artilleurs... Peut-être vous souvenez-vous de lui ? c'est l'ancien jardinier du chevalier de Morsanges... Vous savez, celui-là même qu'un certain Bénédicte a mis, d'un coup de couteau, à deux doigts de la mort. Comme moi, le coquin a la vie dure ; il s'est solidement rattaché à l'existence. Depuis lors il ne m'a pas quitté : il m'a suivi à Paris, dans l'émigration en Vendée. Il s'est déjà fort bien battu, ma foi ! Charette l'a plus d'une fois complimenté. Il excelle surtout comme pointeur, et il a souvent mitraillé les bleus qu'il déteste presque autant que moi-même je les hais.

Quand le marquis eut achevé ces paroles, Duhoux fit de nouveau le salut militaire et dit en s'animant :

— Oui, je les exécute, ces bleus, ces républicains, ces terroristes ! et j'ai un plaisir de tous les diables à les couper par morceaux avec mes boulets. C'est que je suis un honnête homme, moi, voyez-vous !

M. de Flavigny et Raoul accueillirent avec une répugnance

visible, malgré ses énergiques propos d'insurgé, celui qu'on leur présentait. Le comte ressentait une émotion pénible à la vue de cet homme qui connaissait le mystère du lac de Grand-Lieu et l'avait sans aucun doute révélé au marquis. Quant à Raoul, outre que la figure du misérable lui déplaisait profondément, il se souvenait qu'il avait paru vouloir l'assassiner pendant son duel avec Gaetan, et il s'indignait d'être sur le point de combattre sous le même drapeau que ce hideux champion du trône et de l'autel. Cependant, comme dans les guerres civiles on ne choisit ni ses auxiliaires ni ses ennemis, et que toutes les causes, mêmes les plus favorisées sous le rapport de l'honneur, ont leurs soldats dépravés, leurs combattants sans vergogne, qu'on méprise, mais dont on se sert, le comte et son fils, après s'être consultés du regard, convinrent tacitement de ne point faire d'esclandre et se résignèrent à tolérer ce Roch Duhoux, ainsi qu'ils avaient déjà consenti à traiter en compagnon d'armes le marquis d'Apremont. Les choses d'ailleurs étaient telles à cette époque que, si graves qu'elles fussent, les préoccupations de la vie de famille cédaient bien vite à l'empire des nécessités inflexibles de la vie publique. Le citoyen dominait l'homme, le royaliste primait le grand seigneur.

Après une inclinaison de tête presque imperceptible, le comte dit bruyamment au protégé du marquis.

—Tâchez d'avoir encore plus de bravoure que de probité, et ce ne sera pas de trop, car nous allons nous trouver aux prises avec une armée que nous n'intimiderons pas aisément.

—Alerte ! voilà les Mayençais !

Ce cri venait de retentir au loin. Il se répercuta en un instant, bondit d'écho en écho et éclata comme un tonnerre, proféré par des milliers de voix.

Soudain des roulements de tambour signalèrent l'approche du danger. Les Vendéens coururent aux faisceaux. Tout le monde s'arma. Le comte prit le commandement supérieur. Il ordonna de s'égailler. Peu à peu les insurgés disparurent derrière les buissons, les touffes de genêts, les bouquets de bois, et se rendirent invisibles même aux regards les plus perçants. Les deux pièces de canon, dirigées par Roch Duhoux, furent cachées dans un taillis pour faire feu sur les républicains dès que la mystérieuse et terrible mousqueterie des royalistes serait parvenue à les ébranler.

Un quart d'heure plus tard, un silence profond régna autour du lac de Grand-Lieu. Mais une poignante anxiété semblait en quelque sorte planer dans l'air, car les oiseaux eux-mêmes, inquiets d'apercevoir tant d'hommes immobiles et attentifs, ne chantaient plus. Seul un vent léger, qui agitait les feuilles des arbres et ridait la surface de l'eau, animait la perspective. Bientôt, cependant, une sourde rumeur se fit entendre, elle grossit, elle se propagea, on eut dit un bourdonnement de guêpes, un piétinement de troupeaux. Cette rumeur croissante était produite par l'arrivée des éclaireurs mayençais, lesquels marchaient avec lenteur, sondant les haies, interrogeant les replis du sol, l'oreille tendue, les yeux en éveil. Tout à coup ils s'arrêtèrent, déchargèrent leurs fusils sur des touffes de charmaillies, d'où l'on riposta par un feu meurtrier, puis ils revinrent sur leurs pas, et retournèrent vers la première colonne d'avant-garde qui les suivait.

Deux régiments, les 32<sup>e</sup> et 62<sup>e</sup> d'infanterie, s'élançèrent alors au pas de charge, puis, se déployant en tirailleurs, s'égaillèrent, eux aussi, dans toutes les directions, et délogèrent avec une irrésistible impétuosité les Vendéens des abris où ils s'étaient réfugiés. Le combat dura une heure à peine, recommençant à plusieurs reprises, car chaque fois que les insurgés étaient chassés de leurs retranchements ou verdures ils reprenaient position plus loin, et forçaient les bleus à les déloger de nouveau. Mais rien ne pouvait arrêter l'élan de ces intrépides soldats de Mayenne, pas même le courage héroïque du comte et de Raoul, qui, débouchant d'un petit bois à la tête des plus braves, se jetèrent sur les bleus, les prirent en flanc et s'efforcèrent de mettre le désordre dans quelques bataillons de volontaires nationaux qui s'étaient imprudemment engagés.

Ils se virent contraints de battre en retraite, de suivre l'exemple de Gaetan et de Roch Duhoux qui avaient déjà pris la fuite, abandonnant les deux pièces de campagne, dont la voix de bronze avait retenti sans succès.

Tandis que la cavalerie se mettait à la poursuite des vaincus, un repos d'une heure était accordée à l'avant-garde des Mayençais. Des sentinelles furent placées dans tous les chemins ; les bleus se couchèrent sur l'herbe, au bord du lac. Aucune dévastation ne fut commise, car le général Kléber avait rigidelement défendu que les soldats, sans un ordre formel de la commission civile ou des chefs militaires, se permissent le moindre dégât dans le pays, et, grâce à la sévérité de son site, dont les rives n'étaient et ne sont encore boisées qu'à de longs intervalles, le lac de Grand-Lieu devait être épargné.

En ce moment, un cavalier s'arrêta devant le château de Morsanges. C'était un grand jeune homme d'une beauté remarquable sous l'uniforme d'officier républicain. Mais il était pâle et triste, il contemplait d'un air à la fois curieux et navré l'habitation seigneuriale réfléchie dans les flots bleus du lac. Ce jeune homme n'était autre que Bénédicte, capitaine d'état-major, aide de camp du général Kléber.

## II

Bénédicte se tenait encore immobile et soucieux devant la grille du château de Morsanges, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna et se trouva en face du général Kléber, lequel le considérait avec le sourire légèrement railleur qui lui était habituel.

—Diable ! lui dit le général, il paraît que cette jolie bicoque vous intéresse beaucoup. Avec quel sentiment de tristesse et de vénération vous la contemplez ! Il est probable que vous avez connu les aristocrates, comme on dit de nos jours, à qui appartient cette charmante propriété.

Le capitaine fit un effort sur lui-même et maîtrisa son émotion.

—Oui, mon général, je les ai connus, car je suis né dans ce pays.

—Ah ! ah ! reprit Kléber. Alors vous êtes un peu Vendéen, mon cher Bénédicte.

Sans la Révolution, je ne serais pas ce que je suis. C'est vous dire, mon général, que je suis comme vous, Français de cœur et républicain de conviction, quoiqu'il ne m'approuve pas toujours ce qui se commet d'excessif au nom des principes que je professe, et qui seront, je l'espère, la loi souveraine de l'avenir.

—Je vois, mon ami, que nous pensons de même, reprit Kléber en devenant sérieux. Nous voulons l'un et l'autre le triomphe de l'égalité démocratique, c'est-à-dire la possibilité pour chacun de s'élever et de parvenir par la seule force de son intelligence, de son courage et de son travail. Plus de caste privilégiée, plus d'aristocratie dominatrice ! Ah ça ! reprit-il, la famille dont vous me parliez tout à l'heure est noble, n'est-il pas vrai ?

—Noble d'origine et noble de cœur ! répondit Bénédicte en s'animant.

—Et vous l'aimez ?

—De toute mon âme, quoique je ne l'ai pas vue depuis des années.

—Elle a émigré, sans doute, selon la mode des gentilshommes, mode qui, je le reconnais, est à présent pour eux une nécessité de salut.

—Plût à Dieu qu'elle eût suivi l'exemple ! Je crois plutôt qu'elle est restée en ce pays et qu'elle a pris part à l'insurrection.

—S'il en est ainsi, capitaine, je vous plains, puisque vous allez être obligé de vous battre contre des gens qui ont votre estime et votre affection.

Bénédicte refoula un profond soupir.

—Je ferai mon devoir, mon général, dit-il, tout en regrettant que la fatalité me jette au milieu d'une guerre civile.

déplorable et si désastreuse pour notre patrie. Une pensée me console toutefois. La religion du devoir n'exclut pas celle du souvenir, et, je l'avoue, j'espère trouver l'occasion d'être utile à la famille de Flavigny, de lui montrer qu'un adversaire n'est pas toujours un ennemi.

Et si jamais je puis vous venir en aide, capitaine, comptez sur moi, dit Kléber dont le mâle visage eut un rayonnement de bonté.

Son front se plissa presque aussitôt, et brusquement il reprit le ton railleur.

— Eh ! palsembleu ! pourquoi ces gentillâtres là s'avisent-ils de s'insurger ? Parce qu'ils ont des parlements et des quartiers de noblesse ? La belle raison, vrai Dieu ! sont-ils plus titrés que Canclaux, Aubert-Dubayet et mille autres qui ont pris parti pour la Révolution ? Le duc de Biron, par exemple, un de nos généraux, n'est-il pas de bien plus vieille roche que tous ces hobereaux vendéens, qui se donnent la mission de comprimer le grand élan national, et osent assumer sur eux une effrayante responsabilité en poussant toute une population à la ruine et à la mort ? car elle sera écrasée tôt ou tard, n'en doutez pas.

Après une pause, Kléber ajouta :

— Eux encore, je les comprends ! En définitive, ils tentent de ressusciter un ordo de choses dont il avaient tous les honneurs et tous les profits, mais ces malheureux paysans qui se lancent dans la révolution, croyant qu'ils vont faire reculer une révolution, sont ils assez insensés : que gagneront-ils à cette prise d'armes où ils prodiguent tant de courage, tant d'héroïsme même ? Voyez, mon cher Bénédicte, voyez d'ici ces campagnes, ces belles échappées de vue sur le lac de Grand-Lieu ! Voyez là-bas ces troupeaux abandonnés au hasard dans de grasses prairies ! Ah ! je ne puis m'empêcher de gémir sur le sort des habitants de cette riante contrée, qui égarés, fanatisés, repoussent les bienfaits d'une ère nouvelle pour courir à une inévitable destruction !

— Oui, soupira Bénédicte, ceux qui excitent ces malheureux à l'insurrection sont de grands coupables ! Eux seuls ont eu assez de puissance pour devenir les instigateurs du soulèvement vendéen. Ils ont habilement profité des circonstances et sont parvenus à pousser le vieux fanatisme contre l'idée nouvelle du progrès social. Aussi, croyez-moi, c'est une croisade sainte, bien plus qu'une croisade politique, qui a réuni sous les armes les cent mille paysans dont Cathelineau a été le généralissime. Les gentilshommes ont suivi le mouvement. Ils le dirigent aujourd'hui, mais ils ne l'ont pas provoqué.

— Ce qu'il y a surtout de grave, de vraiment funeste dans cette insurrection, c'est qu'elle est une diversion puissante dans l'intérêt des Autrichiens, des Prussiens, des Espagnols, des Anglais, de cette masse d'ennemis du dehors qui envahissent nos frontières. Cela explique et justifie en quelque sorte toutes les colères qui éclatent contre elle : ce n'est pas une simple révolte, c'est pour ainsi dire une trahison envers la France, ce qui légitime, hélas ! les violences qui se préparent contre ce pays insurgé.

— Tout gouvernement attaqué a le droit de se défendre énergiquement, et la République a pour devoir de vaincre la Vendée. Elle y parviendra, j'en ai le ferme espoir, mais, si l'on maîtrise les insurrections par la force, on ne pacifie les cœurs que par la clémence. Je crains qu'on ne se montre impitoyable envers ceux que nous aurons vaincus.

— Je le crains aussi, mon cher Bénédicte. Dans tous les partis qui combattent et triomphent, et il y a des énergumènes qui s'exaltent dans la colère et outrepassent la mesure des ordres qu'ils ont reçus. Ceux-là sont souvent aussi lâches que cruels. Que faire, cependant ? Les entraver, quand c'est possible. Les couvrir de mépris, quand on ne peut les empêcher d'agir. Nous, mon ami, tâchons de concilier les deux grandes vertus militaires, le courage et l'humanité. J'ai résolu, moi, de faire camper mes troupes hors des villages pour épargner aux habitants les vexations de mes soldats.

— Ah ! mon général, s'écria Bénédicte avec une vive émotion,

vous n'êtes pas seulement un des plus habiles et des plus intrépides militaires de ce temps-ci, vous êtes encore une des âmes les plus loyales et les plus généreuses qui se doivent pour l'honneur de la France à l'heure solennelle de sa régénération !

— Capitaine, dit Kléber en lui pressant les mains, je me félicite de vous avoir pour mon aide de camp.

Entre ces deux cœurs, qui semblaient s'estimer profondément l'un et l'autre, il y eut un instant de muette effusion.

— Et maintenant, mon général, reprit le jeune capitaine, je vous demande la permission de visiter le château de Morsanges et de parcourir, de ce côté, les bords du lac de Grand-Lieu.

— Allez, mon ami.

Kléber, suivi de quelques officiers d'ordonnance, s'éloigna pour commencer, selon sa coutume pleine de sollicitude, l'inspection de l'ambulance, et s'informer du nombre des morts ainsi que de l'état des blessés.

Pendant ce temps, Bénédicte entra dans le château, où les officiers supérieurs et les représentants n'avaient pas encore pénétré. Il reconnut aisément, à un certain désordre qui y régnait, que la famille de Flavigny en était partie le jour même précipitamment. L'âme oppressée, le cœur saisi d'une sensation inexprimable, il traversa les appartements sans que son esprit fût captivé une seule fois par la beauté de la décoration et la richesse de l'ameublement. Ce qui fixa surtout son regard, ce fut une galerie de portraits de famille située entre deux salons qu'elle reliait. A plusieurs reprises, il s'arrêta devant un groupe qui représentait le comte et la comtesse de Flavigny, Blanche et Raoul. Ces portraits étaient récents, la ressemblance frappait. Aussi le capitaine ne put-il facilement s'arracher à la contemplation de ces images pour ainsi dire vivantes, et qui parlaient éloquemment à son souvenir. Il en détourna la vue, cependant, pour accorder toute son attention à un portrait de vieillard vêtu de noir, costumé simplement, portant l'épée au côté, ayant le front chauve, la physionomie triste et intelligente, l'attitude pensive et ferme tout à la fois. Bénédicte devina tout de suite que c'était le chevalier de Morsanges. Il se découvrit devant ce fantôme du passé, devant cette représentation de l'homme qui avait été l'arbitre de son sort et qui l'avait banni. Par un singulier effet d'optique, d'ailleurs facile à expliquer, le portrait attachait sur lui son regard doux et profond, et semblait le considérer avec une mélancolie pleine de tendresse et de regret.

— Recevez mon hommage, ombre vénérable ! murmura Bénédicte d'un ton pénétré. Peut-être avez-vous été sévère pour l'innocent que vous avez rendu solidaire de la conduite du père. N'importe : je ne saurais vous en vouloir, car vous avez obéi sans doute à l'inspiration de votre conscience et aux exigences de l'honneur.

Quand il sortit du château, il avait sur le visage cette pâleur nerveuse qui est l'empreinte des fortes émotions. Il remonta à cheval et s'élança vers le lac dont il côtoya la rive toute palissadée de roseaux, et dont il se plut à contempler les profondes sinuosités et les graves aspects. A mi-chemin de Morsanges et de Saint-Agnan, plus d'un massif de trembles et de peupliers lui barra le passage, forçant le chemin circulaire à dévier et à s'écarter du bord de l'eau. Mais ces obstacles ne détournèrent pas toujours le capitaine de la direction qu'il voulait suivre, et pourvu que cheval et cavalier pussent, tant bien que mal, se frayer un sentier à travers les hauts genêts et les branches flexibles, il n'hésitait pas à y aventurer. Il aimait à ne point perdre de vue la vaste nappe onduleuse où le soleil projetait en ce moment un splendide sillon d'or.

Au milieu d'un taillis, sa monture trebuchait et faillit s'abattre. D'une main fermée, il la retint, mais il s'arrêta, mit pied à terre, laissant la pauvre bête toute frémissante se remettre de la secousse et brouter la folle avoine, abondante et drue en cet endroit. Après s'être assis sur un tertre couvert de graminées et de fleurs, il devint pensif, et, en face de l'horizon

qui avait vu naître, il se mit à récapituler son existence, surtout depuis le jour où, pour enlever un prétexte à l'odieuse malveillance qui menaçait madame de Flavigny, et pour aller à la conquête d'un avenir de nature à faire oublier peut-être son origine, il avait abandonné la Benardière et s'était courageusement lancé au-devant des hasards de la vie. Or, voici en quelques mots ce qui lui était arrivé.

En quittant Montaigny, Bénédicte s'était dit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'aller tout droit à Paris. Dans les capitales s'improvisent les destinées, là ou tombe sans bruit, on s'élève avec éclat, là seulement la fortune aveugle agite sa roue avec une rapidité qui écrase ou qui porte vers les sommets. Or le pauvre père, avec cette facilité d'illusion qui est dans toute âme où l'ambition germe, rêvait de mourir perdu dans la foule ou de marquer sa place parmi ceux que la chance favorise et que l'occasion illustre. Il ne tarda pas à reconnaître que son imagination poursuivait une chimère difficile à saisir. Après avoir végété pauvrement, obscurément, dans les tourbillons où il s'était aventuré, il forma soudain le projet de s'expatrier, poussé d'ailleurs à cette résolution par un sentiment généreux. Il partit comme volontaire avec Lafayette, pour traverser l'Océan et aller combattre en faveur de l'indépendance américaine contre l'oppression des Anglais. Dans plusieurs combats, il se fit remarquer par une bravoure héroïque, par un sang-froid que rien n'étonnait. A la bataille de Petersburg, à la tête de quelques cavaliers, il se précipita sur une batterie de canon dont le feu décimait une colonne américaine, et s'en empara. Washington lui serra la main, Lafayette lui donna l'accolade, il fut mis à l'ordre du jour de l'armée et reçut le grade de capitaine. De retour en France, convaincu que l'état militaire était sa vocation, il voulut continuer de servir. Il espérait que, grâce à la recommandation de son général, le ministre lui maintiendrait son grade, mais on lui répondit que les gentilshommes seuls étaient officiers, et on lui offrit de le nommer sergent. Pour la première fois peut-être, il se sentit froissé par un ordre de choses où la naissance était tout, où le courage et la capacité n'étaient rien. Cependant il accepta, prévoyant sans doute que le régime du privilège se modifierait bientôt ou serait aboli. Aussi, quand éclata la Révolution, fut-il saisi d'un profond enthousiasme. Garde française, il s'élança l'un des premiers à l'assaut de la Bastille, et, dès que la guerre fut déclarée et que les Prussiens envahirent nos frontières, il partit joyeux pour l'armée du Nord. Il se distingua à Valmy, Jemmapes, conquit chacun de ses grades par une action brillante, et prouva si bien la vigueur de son intelligence ainsi que la fermeté de son âme de soldat, qu'il passa comme capitaine dans les cadres de l'état-major, et que Kléber le choisit pour son aide de camp. Ainsi l'enfant trouvé, l'orphelin sans nom, s'était déjà fait une position honorable, une certaine réputation même en quelques années, par le seul effort de son intrépide volonté. Les événements qui transformaient alors la France, en égalisant pour tous les moyens de réussite, semblaient déjà lui promettre un avenir digne de l'élevation de son cœur.

Tout en pensant à ces choses qui étaient pour lui pleines d'encouragement, Bénédicte attachait son regard sur la façade du château de Morsanges, qui se dessinait à peu de distance dans une courbe rapide du rivage. Il se livrait parfois à de moroses réflexions.

— C'est là que je suis né, murmura-t-il. C'est là que j'ai reçu mon premier baptême, et qu'on a versé des larmes sur mon front. Ah ! qu'il y a d'étranges points de départ en ce monde pour certaines pauvres petites créatures, vouées dès l'origine à l'opprobre et au malheur. sombre et navrant problème, qu'on redoute d'approfondir dans la crainte de n'y pas trouver Dieu... Mais peut-être, reprit-il vivement, le spectacle de ces apparentes iniquités n'est-il donné aux hommes que pour les porter à la justice en leur inspirant la pitié.

Il appuya sa tête sur ses deux mains, et sa pensée, fortement empreinte d'une philosophie toute spiritualiste, suivit pendant quelques minutes le cours d'une de ces méditations

qui surexcitent l'amour du bien dans l'âme des honnêtes gens. Lorsqu'il releva la tête, il vit son cheval tout près de lui. L'animal avait tonda les grandes herbes et les fleurettes qui couvraient le tertre, et mit en relief une petite croix de fer, tellement enfoncée dans le sol rebondi que la barre transversale semblait s'y appuyer. A l'aspect de ce signe funèbre, Bénédicte comprit qu'il était assis sur une tombe. Il se redressa par un brusque mouvement. Une sensation en quelque sorte électrique le remua tout entier. Il se redressa vers cette croix, et l'examina avec une curiosité presque anxieuse. La rouille, qui la couvrait, avait troué le dur métal en plus d'un endroit, ce qui semblait révéler que ce symbole protecteur de la mort se cachait là depuis de longues années. Du reste, pas une trace de nom ne s'y laissait entrevoir, pas une formule de deuil, même illisible, n'y apparaissait. Evidemment la tombe était oubliée, nul ne s'y agenouillait, et peut-être, tant l'abandon y était manifeste, n'avait elle jamais reçu un témoignage de souvenir et de regret. Cette réflexion fit tressaillir le capitaine. Il s'écria d'un ton frémissant :

— Qui donc est enterré ici ? Serait ce celui à qui je ne songe qu'avec amertume ? Serait ce... mon père ?

Il recula instinctivement, et resta comme accablé de cette supposition. Il se remit de la secousse, se rapprocha de la tombe et la regarda de nouveau, dans l'espoir d'y trouver quelque vestige de nature à le renseigner. Mais rien ne lui vint en aide. Sur la petite croix, soumise à une minutieuse inspection, il n'aperçut aucune empreinte significative, tandis que le fer rouillé se pulvérisait au contact de sa main. En dépit de cette absence de preuves, un pressentiment irrésistible persista dans son esprit, il demeura convaincu que l'homme auquel il devait l'existence avait été enseveli dans ce coin solitaire et presque inaperçu des bords du lac.

Ce pressentiment d'ailleurs ne le trompait pas. Lorsque le corps de Gérard Keller, au bout quelques jours d'immersion, avait reparu à la surface de l'eau, Roch Duhoux s'était hâté de creuser une fosse à l'écart, et après l'avoir comblée, soit qu'il eût reçu un ordre formel, soit qu'il eût obéi à une idée superstitieuse, il y avait planté une croix de fer.

Le jeune capitaine ne songea pas à fléchir le genou devant le tertre mystérieux. Deboât et recueilli, il murmura ces mots d'une voix pleine de tristesse et d'émotion :

— Qui que tu sois, réalité disparue sous cette couche d'argile, je te salue avec respect, même si tu es le fantôme de celui que j'ai peine à nommer : Il faut toujours s'incliner devant la mort, qui est la suprême expiation. Un fils d'ailleurs ne doit ni juger son père ni se plaindre de lui, lorsque Dieu a rendu la souveraine sentence de l'éternité !

Il achevait à peine de s'exprimer ainsi, soudain un froissement de branches résonna dans le taillis. Bénédicte crut que ce bruit était causé par son cheval qui arrachait sans doute quelques feuilles aux arbres d'alentour. Mais un coup d'œil lui suffit pour se convaincre que c'était une erreur, car son cheval continuait à manger paisiblement l'herbe épaisse, embaumée par la lavande et les glaucous. Le froissement s'étant renouvelé dans la charmille, il se dirigea vers le point où s'agitaient le feuillage, et s'arrêta un peu surpris en face d'un paysan armé d'un fusil, qui fixait sur lui un regard étincelant. Après un moment d'hésitation, ce paysan s'élança vers le capitaine, et, jetant l'arme qu'il tenait à la main, il s'empara du jeune homme et le serra contre sa poitrine en répétant d'une voix suffoquée :

— C'est lui ! c'est Bénédicte ! O mon enfant ! mon enfant !  
— Mon père ! mon vrai père ! s'écria Bénédicte en rendant etreinte pour etreinte, car il venait de reconnaître qu'il pressait entre ses bras le digne homme qui l'avait élevé.

Mathurin Cazeaux (c'était bien lui) parvint à contenir sa violente émotion. Alors il se rejeta en arrière et se mit à envisager, ébahi, le beau capitaine d'état-major dont l'élegant uniforme l'éblouissait. Bénédicte était, en effet, vraiment magnifique dans sa tenue militaire, avec son habit bleu à revers rouges, avec ses épaulettes et ses passementeries d'or, sa culotte

blanche un peu ternie par la fumée du combat, ses bottes à l'écuycère et son tricorne d'où s'échappait une plume tricolore. L'armée de Mayence, en commençant sa campagne contre les Vendéens, avait voulu leur imposer autant par son brillant aspect que par la précision de ses mouvements et son intrépidité. Chefs et soldats s'étaient fait un point d'honneur de combattre en habit de parade, montrant ainsi qu'ils étaient loin de mépriser leurs rustiques adversaires, qui avaient déjà vaincu tant de soldats républicains trop confiants et trop dédaigneux.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Mathurin Cazeaux contemplait Bénédicte, tandis que Bénédicte remarquait avec une sensation pénible que son père adoptif avait étrangement vieilli et qu'il portait des vêtements en lambeaux. En réalité, le pauvre homme offrait l'aspect d'un vieillard et d'un mendiant. Son crâne s'était dénudé, quelques longues touffes de cheveux blancs retombaient sur ses épaules, ses yeux étaient caves, ses joues creuses, son corps maigre et osseux. Des haillons seuls composaient son costume, mais ces haillons n'avaient presque pas de taches ; ils étaient visiblement produits par l'insulte des buissons plutôt que par la pauvreté. En somme, à travers cette misère apparente et cette sénilité précoce, une certaine expression de vigueur décelait dans l'ancien fermier de la Bénardière plus de force et de santé qu'il n'en avait quelques années auparavant.

— Ainsi je ne me trompais pas ! s'écria-t-il. Je revois Bénédicte ! Je retrouve le fils que nous aimions tant ! Ah ! Dieu soit loué ! Et comme il a prospéré ! comme il a fait un beau chemin dans la vie ! Est-ce qu'il pouvait en être autrement ? Un garçon si bien doué, et qui était devenu si vite un savant ! Un pauvre père qui en eût remontré pour l'instruction à plus d'un grand seigneur ! Bonté du ciel ! que je suis donc heureux d'avoir pu l'embrasser une fois encore avant de mourir, le cher enfant !

L'excellent homme, en parlant ainsi, avait de grosses larmes dans les yeux. Bénédicte lui prit les mains ; il le fit asseoir sur l'herbe au bord de l'eau ; et, s'asseyant à côté de lui, il lui dit d'une voix où la tendresse le disputait à la commisération :

— Et moi aussi, je me sens le cœur tout joyeux de vous avoir pressé contre ma poitrine. Je n'espérais pas que ce bonheur m'arriverait si tôt. Mais en même temps, reprit-il, je suis tout triste de vous rencontrer dans l'état de délabrement où vous semblez réduit. Qu'est-il donc arrivé ? Est-ce la guerre civile qui vous a mis en cette extrémité ? Hélas ! il est évident que l'infortune s'est cruellement appesantie sur vous. Hâtez-vous de me dire vos chagrins ; apprenez-moi la cause de vos malheurs, afin que je sache si je puis vous venir en aide et vous consoler.

— Tout est irréparable dans les coups dont le sort m'a accablé, répondit lugubrement le père Cazeaux. Laissez-moi, mon cher Bénédicte, vous en faire juge.

— Autrefois, mon père, interrompit le capitaine, votre langage était moins cérémonieux avec moi. Pourquoi ne me parlez-vous pas comme autrefois ?

— Parce que vous n'êtes plus un simple paysan, mon fils ; parce que vous êtes mon supérieur par le savoir et par le rang. Je dois maintenant vous montrer du respect.

— C'est une erreur, mon père, vous ne me devez que de l'affection. Quand bien même je serais général, il n'y aurait rien de changé entre nous. J'exige donc que vous m'adressiez la parole exactement comme vous le faisiez au temps où je meais pâtre vos troupeaux.

— Je n'osais pas, mon brave enfant ! Mais, puisque tu le veux, je t'obéis. Ai-je besoin de te dire, poursuivit-il, que durant plusieurs années après ton départ nous n'avons eu qu'à nous louer de notre existence à la Bénardière : elle nous était douce et souriante au delà de nos souhaits. Un fennage modéré, quelques bonnes récoltes, un courage qui redoublait, une santé de jour en jour raffermie, voilà de quoi se composait la vie que nous menions. Ajoute à cela que nos économies s'accroissaient parfois de certaines petites sommes que nous envoyait, d'abord d'Amérique, puis de Paris, un excellent garçon

qu'il est inutile de te nommer. Cet argent béni, qui occasionnait sans doute plus d'une privation au soldat, nous le recevions avec une sorte de recueillement pieux, et nous le baissions tous comme une relique. Mais ce qui surtout nous rendait bien heureux, c'était la lettre qui accompagnait chaque envoi. On lisait et on admirait. On relisait et on pleurait. Ah ! c'est que cela était bien beau et bien émouvant, ce que tu nous écrivais ainsi, mon Bénédicte ! Cela nous élevait un peu l'esprit, et cela nous attendrissait aussi le cœur. Nous ne comprenions pas toujours du premier coup les grandes idées que tu exprimais si clairement d'ailleurs, touchant les droits de l'homme et les devoirs du citoyen, l'indépendance des nations et la souveraineté des peuples ; mais M. Mathieu nous aidait de son intelligence, et alors nous étions frappés de la justesse de tes pensées, ainsi que de l'enthousiasme de tes sentiments. Par exemple, nous n'avions jamais recours à personne quand il s'agissait de bien sentir tout ce qu'il y avait de bon, d'affectueux, d'émouvant dans les souvenirs et les vœux que tu adressais à chacun de nous. Personne n'était oublié. Tout le monde avait sa part de doux propos et d'embrassements, même Castor et Pollux. Aussi ces intelligentes bêtes devinaient-elles tant de petits cris de joie et de profonds éclairs dans les yeux, qu'elles regrettaient toujours l'ancien pâtre du Bocage qui avait été leur maître et leur compagnon. Ah ! c'étaient là de bons et braves chiens !

Le père Cazeaux se tut. Son front se rida violemment, son regard devint lugubre, sa bouche eut une crispation de colère. Il parut s'absorber un instant en de navrantes réflexions. Le capitaine, qui s'attendait au récit de quelque catastrophe et ressentait dans l'âme une douloureuse anxiété, n'osait rompre le silence. L'ancien fermier reprit de lui-même avec un visible effort :

— Tout nous réussissait donc à la Bénardière. Nous avions pourtant à nous plaindre parfois des procédés de notre seigneur, le marquis d'Apremont, qui faisait de courtes apparitions dans le pays, escorté de gentilshommes insolents et de courtisanes. Alors la chasse était menée grand train à travers les semailles et les récoltes ; mes prairies et mes guérets étaient ravagés. Je m'indignais, je réclamaï une indemnité. On se moquait de mes réclamations, ou bien on m'accablait d'injures, et, si je menaçais de m'adresser à la justice, on me montrait une lettre de cachet, en m'intimant l'ordre de me taire pour ne pas être jeté en prison. Heureusement ces vexations cessèrent bientôt. Criblé de dettes contractées à Paris, harcelé par des créanciers puissants, le marquis fut obligé de vendre une grande partie de ses biens. La Bénardière et toutes ses dépendances devinrent la propriété d'une famille noble, point fière avec le paysan et pleine de bonté pour nous. Nous en étions là lorsque survint la Révolution. Si bien qu'un prétexte étant donné, c'est à dire l'appel de trois cent mille hommes sous les drapeaux, des fanatiques prirent les armes en Vendée, non pour défendre le territoire national envahi, mais au contraire pour seconder, au moyen d'une insurrection, la guerre déclarée à la France par l'Europe coalisée. Dès lors on voulut me contraindre à combattre contre la République. Je refusai net, et même avec indignation. Justin en fit autant. Nous nous rapplions ces belles paroles contenues dans une de tes lettres, mon cher Bénédicte : "Quand la patrie est en danger, toute dissension intestine est coupable, et l'âme de tout bon citoyen doit souhaiter ardemment que l'ennemi du dehors soit vaincu et chassé." Nous osions, Justin et moi, proclamer cela au milieu des insurgés, dans l'espoir de ramener à la raison quelques consciences égarées. Mais il était facile de voir que nous ne convertissions personne, et que notre langage ne réussissait qu'à exciter à notre égard de secrets mécontentements. Plusieurs mois s'écoulèrent néanmoins sans qu'aucune démonstration hostile eût lieu contre nous. Tu le sais, mon fils, le paysan du Bocage est plus exalté que méchant. Nous n'avions pas grand chose à redouter de lui, à moins que quelques mauvais garnements, disséminés çà et là et bien connus ne vinsent à se réunir et à s'entendre pour s'attaquer à moi et aux miens. Par malheur, ce fut ce qui arriva.



“ Un jour, j'appris que le marquis d'Apremont avait reparu dans le pays. Il revenait, disait-on, de la Basse-Vendée, du Marais, où, sous les ordres de Charotte, il s'était battu contre les bleus. J'appris également qu'il était accompagné de ce misérable coquin, nommé Roch Duhoux. Je ne tardai pas à les apercevoir l'un et l'autre. Une voix intérieure me cria que je devais me défier du maître et du valet. Cependant rien ne sembla confirmer d'abord mes inquiétudes, et je crus que, n'étant plus le tenancier du marquis, ni lui ni son acolyte ne se souciaient de moi. Durant plus d'une semaine, je n'entendis point parler d'eux. Mais un soir que je m'en revenais avec Justin de la foire de Montaigu j'entendis, en passant devant une auberge, prononcer mon nom au milieu de sataniques éclats de rire. J'étais à cheval, Justin aussi. Tout surpris, nous approchons des fenêtres du cabaret, et à travers les vitres nous reconnaissons Roch Duhoux qui versait à boire aux plus méchants gars des villages voisins. Nul doute, ils allaient commettre ou ils avaient commis quelque mauvaise action, peut-être même quelque crime. Un tourment irrésistible s'empare aussitôt de notre esprit. “ Hâtons-nous ! me dit Justin brusquement.—Oui, hâtons-nous ! ” dis-je à mon tour d'une voix tremblante. Nos bidets prennent le grand trot. Une heure après, nous arrivons à l'entrée de la plaine au fond de laquelle est située la Bénardière. Il faisait nuit. Soudain il nous semble voir une lumière rougeâtre au loin, dans la direction de notre ferme. “ Qu'est-ce que cela ? ” me demande Justin en tressaillant.—C'est le feu ! dis-je avec effroi. Il y a quelque chose qui brûle là-bas ! ” Et silencieux, le cœur horriblement serré, nous poussons encore nos chevaux, qui se mettent à galoper. A chaque instant, les arbres, les haies, les circuits du chemin dérobent à nos yeux la lueur qui nous paraît être un commencement d'incendie. Enfin nous débouchons presque en face de la Bénardière. O terreur ! les bâtiments d'exploitation sont en flammes ! les granges, les étables, la bergerie sont à demi consumés. Seul, le principal corps de logis est intact. Il y a des angoisses qu'on ne peut pas dire. Justin jette un cri dans un sanglot. Moi, je veux crier aussi, mais ma gorge s'y refuse. J'étouffe. En un bond, nous sommes dans la cour. Je me précipite à terre, j'entre dans la maison, et je heurte... je heurte un corps. Aussitôt je me penche, je regarde, je touche. Alors j'ai une horrible vision. A la clarté lugubre de l'incendie, je reconnais ma femme étendue sur le plancher. Elle est sanglante, elle est morte. Près d'elle est accroupie Justine, blessée, muette d'étonnement, presque folle. A quelques pas sont nos deux chiens immobiles, roidis, criblés de balles, les yeux saillants, ayant encore aux dents des morceaux de chair. Trois cadavres gisent plus loin, trois paysans étranglés. A l'aspect de cet affreux tableau, la force m'abandonne, mon cerveau se trouble, je trébuché et je tombe, brisé par la violence de mon désespoir !... ”

Cette fois encore, le père Cazeaux se tut. La douleur poignante de ce souvenir lui arracha des larmes qui sillonnèrent ses joues à flots pressés. Bénédicte, lui aussi, pleurait. Il cachait son visage dans ses deux mains et murmurait d'une voix entrecoupée : “ Pauvre mère, pauvre mère Cazeaux, je ne vous embrasserai donc plus... Et vous, mes vieux compagnons, mes braves amis ! Castor ! Pollux ! J'espérais vous revoir, hélas ! et c'est fini ! ” Puis il reprenait avec une sourde véhémence : “ Ah ! les bandits ! les assassins ! ” Après un moment de prostration, le fermier parvint à retrouver un peu de calme, et continua son récit.

—Lorsque je repris connaissance, dit-il, il faisait grand jour. J'étais couché sur un lit. Justin et sa femme me donnaient leurs soins. A l'aide de quelques bonnes âmes, venus pour nous secourir, ils avaient déjà fait disparaître tout ce qui pouvait me rappeler trop brusquement mon affreux malheur. Ma pauvre femme avait été mise en terre, Castor et Pollux avaient aussi reçu une sépulture. On s'était hâté d'éteindre les dernières flammes qui achevaient de réduire en cendres nos constructions et nos bestiaux. Je mis un peu de temps pour rassembler mes idées et retrouver mes souvenirs. Quand

je me retraçai ce que j'avais vu, quand mon esprit parvint à se rendre compte de l'horrible réalité, je poussai un cri déchirant, ce fut tout. Après quoi, je tombai dans un abîme de lugubres pensées, dans un tourbillon de projets effrayants. Je songeais à me venger, et je me fatiguais le cerveau à la recherche de quelque vengeance étrange et terrible. Le lendemain seulement, je consentis à parler. J'interrogeai Muguette. Elle m'apprit que vingt gars armés, les pires qu'il y eût dans le pays, avaient envahi la ferme, conduits par Roch Duhoux. Ils avaient demandé de l'argent, et, comme on refusait de leur en donner, ils avaient proféré des menaces de mort. L'un d'eux même avait fait feu, et ma femme, frappée d'une balle, s'était affaissée sur le sol. Alors les chiens, furieux, s'étaient rués sur les lâches. En un instant ils en avaient étranglé trois, puis étaient tombés expirants sous une décharge générale commandée par Duhoux. Quelques balles avaient traversé les habits de Justine : une seule heureusement l'avait atteinte et n'avait fait que lui effleurer l'épaule. “ As-tu reconnu tous ces misérables ? demandai-je à ma fille.—Oui, tous ! me répondit-elle, et elle me les nomma.—C'est bien ! dis-je, il faut que je les tue ! En chasse !... ” Je décroche aussitôt deux carabines pendues sur le manteau de la cheminée. Justin en prend une, je garde l'autre, et, suivis de Muguette, nous abandonnons la Bénardière, qui n'est plus qu'un amas de débris fumants, pour nous mettre sur la piste des assassins. Depuis ce temps, nous avons erré tous trois à travers le Bocage, nous glissant derrière les haies, nous cachant dans les bois, tendant des pièges, évitant des embûches, tantôt traquant, tantôt traqués, patients, infatigables, et parvenant, à force de ruse et de hardiesse, à nous saisir de l'un de ceux que j'avais condamnés. Nous l'attachions à un arbre, et il était fusillé ; puis je plaçais sur la poitrine du cadavre un papier où était écrit : “ Justice est faite par Mathurin Cazeaux. ” Ensuite nous recommençons nos recherches, car j'avais juré de ne pas laisser un seul meurtrier vivant. Ils étaient vingt, en comptant les trois étranglés par Castor et Pollux ; moi, j'en ai tué quinze. Donc il en reste deux, et le plus coupable, le plus criminel, Roch Duhoux ! Mais bientôt, je l'espère, il n'en restera plus ! La rude tâche que je me suis imposée serait peut-être entièrement accomplie à l'heure où nous sommes, si une nouvelle que j'ai apprise par hasard il y a quelques jours n'était venue me causer une joie inexprimable et me distraire presque malgré moi de mes lugubres préoccupations.

—Et cette nouvelle ? demanda Bénédicte, j'avais écouté ce récit avec une émotion croissante, qu'il sefforçait de contenir.

—C'était l'annonce qu'une division détachée de l'armée du Nord venait d'arriver à Nantes, et que l'héroïque garnison de Mayence, dont je n'ignorais pas que tu faisais partie, mon enfant, allait attaquer les Vendéens. Un ardent désir de te voir, de t'embrasser, agita mon cœur. Il y domina tout autre sentiment. Nous étions sur les traces de Duhoux, non loin de Montaigu. Soudain nous entendons dire que les Mayençais doivent s'avancer d'abord vers le lac de Grand-Lieu. Notre résolution est prise à l'instant même. Justin, sa femme et moi, nous oublions le scélérat dont nous cherchions à nous emparer, et nous nous mettons en marche sans perdre une minute. Depuis hier nous sommes ici. Pendant le combat, à la suite duquel les insurgés ont pris la fuite, nous étions cachés dans une grotte, au milieu des bois de Saint-Agnan. Quand le feu eut cessé, je me hasardai hors de notre refuge, et la Providence m'a conduit vers toi, mon cher Bénédicte. Ah ! Dieu est bon, puisqu'il m'a permis de te presser sur ma poitrine, de t'admirer dans ton brillant uniforme, et de montrer tout l'orgueil que m'inspirent tes succès !

—Pauvre père Cazeaux ! soupira le capitaine en serrant dans ses mains les mains du fermier, comme vous avez été rudes-ent éprouvé ! Mais me voici pour adoucir l'amertume de votre chagrin. Ne pouvant vous rendre la chère femme que vous avez perdue, hélas ! je tâcherai du moins que vous retrouviez en moi un fils aimant et dévoué. Dites, voulez-vous que je sois votre ami, votre consolateur ?

—Oui, oui, mon noble enfant ! Personne mieux que toi n'est capable de soulager mon cœur, de calmer la souffrance de mes cruels souvenirs. Ta vue me rappelle ce qu'il y a de meilleur dans ma vie, et je pressens déjà que ton influence va me porter bonheur.

Le père Cazeaux achevait à peine de s'exprimer ainsi, lorsque deux exclamations retentirent dans la clairière. Un homme et une femme, ayant le costume des paysans du Bocage, s'élançèrent vers Bénédicte, qui les reconnut aussitôt et leur ouvrit ses bras.

—Muguette ! Coquelicot ! s'écria-t-il, heureux de recevoir leurs caresses et de les leur rendre avec effusion.

### III

Le premier épanchement apaisé, Justin et Justine éprouvèrent une sorte de honte et d'embarras. Ils balbutièrent une excuse, regrettant, disaient-ils, de s'être montrés trop familiers avec un capitaine d'état-major, avec l'aide de camp d'un général. Mais Bénédicte eut bientôt fait de les rassurer. Il leur déclara que, s'il avait changé de position, il n'avait pas changé de cœur. Il ajouta en souriant que l'égalité républicaine avait d'ailleurs supprimé les habitudes de déférence et les formules du respect entre tous les citoyens.

Coquelicot hocha la tête en rougissant un peu, car il n'avait pas tout à fait perdu l'impressionnabilité naïve qui lui avait valu son surnom.

—Bah ! dit-il, ça me gênerait de vous parler sans cérémonie. Pour être à mon aise avec vous, mon officier, je sens bien qu'il faut que je vous montre des égards.

—Comme il te plaira, mon bon camarade, répondit le capitaine avec un élan de cordialité. Ne cesse pas de m'aimer, et tout sera pour le mieux entre nous.

—Oh ! alors, soyez tranquille ! Je suis encore prêt à me dévouer pour vous !

Cette réplique, qui rappelait une généreuse ambition de Coquelicot, mit un sourire sur toutes les lèvres, en dépit de la gravité des circonstances au milieu desquelles la famille Cazeaux retrouvait Bénédicte.

—Il paraît que le mariage n'a pas modifié son caractère, reprit ce dernier en s'adressant à Muguette. Il rêve toujours de se sacrifier.

—Oui ; mais, Dieu merci ! l'occasion lui a manqué jusqu'à ce jour. Sans cela, il y a longtemps que je serais veuve.

—Et remariée peut-être avec quelque brave garçon qui vaudrait cent fois mieux que moi. De sorte que tu serais plus heureuse, et ce serait un service que je t'aurais rendu.

—Bien obligée ! répartit Justine. On sait ce que qu'on a : on ignore ce qu'on aurait. Et d'ailleurs on ne s'épouse plus par le temps de guerre civile où nous vivons.

—Au fait, tu as raison, mignonne. N'importe ! reprit Justin en s'animant, c'est si beau de se dévouer !

Tandis qu'on échangeait ces paroles, le capitaine remarquait que les vêtements de Muguette et de Coquelicot n'étaient pas en meilleur état que ceux de l'ancien fermier de la Bénardière. Ces vêtements étaient misérables, quoique l'aiguille eût souvent essayé d'en dissimuler les lambeaux. Ils portaient visiblement l'empreinte des intempéries de l'air et des ronces du chemin. Ils révélaient toute une existence de hasards, de périls et de privations. Ils semblaient présager un inévitable surcroît d'infortune et de douleur à ces trois pauvres êtres errants, isolés, sans appui, dans un pays menacé de destruction, entre deux armées qui allaient se combattre avec acharnement jusqu'à ce que l'une eût anéanti l'autre. Il y avait là certes pour l'âme de Bénédicte un grave sujet d'inquiétude et de tourment. Aussi le sourire qu'avait amené sur les lèvres l'exaltation enfantine de Justin s'évanouit-il tout à coup. Il devint soucieux, réfléchit un instant, puis il demanda au père Cazeaux ce qu'il comptait faire désormais.

—Achever ma vengeance ! répondit l'ancien fermier dont le visage s'assombrit. Poursuivre à outrance les deux scélérats qui vivent encore, et les tuer !

—Et si je vous priais de renoncer, quant à présent du moins, à l'accomplissement de vos justes représailles, y consentiriez-vous ?

—Demande-moi tout, excepté cela, mon fils. Je ne mourrai satisfait qu'après avoir mis à mort Roch Duhoux et son dernier complice, Jean Girard.

—Vous ne laissez donc rien à faire à la justice de Dieu ? reprit Bénédicte d'un ton solennel. C'est pourtant la plus inévitable et la plus terrible. Elle seule sait bien choisir l'heure à laquelle il convient de frapper. Je ne connais pas Jean Girard, poursuivit le capitaine, mais je sais mieux que personne ce qu'est Roch Duhoux. Il n'existe pas une nature plus dépravée, un plus exécrationnel criminel. S'il vous a échappé jusqu'à ce jour, quand presque tous ceux qu'il dirigeait sont tombés sous vos coups, c'est qu'un châtimement exemplaire, bien plus effrayant sans doute que le simple effet de votre vengeance, lui est réservé dans l'avenir. Croyez moi, abandonnez le soin de punir un pareil coupable à celui qui juge infailliblement, et qui tôt ou tard sait exécuter la mystérieuse sentence avec rigueur. D'ailleurs ce Duhoux est sur ses gardes. Vous l'avez vous-même prévenu, en attachant votre nom sur des poitrines sanglantes, que votre colère le menaçait. Il se défie, soyez-en convaincu, et, comme il est aussi rusé que méchant, il pourrait bien vous prendre dans votre propre piège. Alors il se serait sans pitié, et j'aurais, hélas ! de nouvelles victimes à pleurer. J'insiste donc, père Cazeaux, et je vous supplie encore de rompre dès aujourd'hui avec une existence vagabonde et incertaine, plus que jamais exposée, et qui vous a déjà réduit, ainsi que vos enfants, à l'état de détresse où je vous vois.

Mathurin Cazeaux écoutait, le front penché, le regard indécis. Il était évident que le langage de Bénédicte l'impressionnait, sans changer toutefois sa résolution.

—J'ai fait un serment, répondit-il après un silence, et je dois le tenir. Dès que j'aurai entièrement accompli mon devoir, cher enfant, tu pourras me dicter ma conduite, et je serai heureux de t'obéir.

—Prenez garde ! Le jour où vous vous croirez libre de suivre mon avis respectueux, mon conseil filial, est peut-être bien éloigné. Quo dis-je ! N'est-il pas à craindre que ce jour n se lève jamais ni pour vous ni pour moi ? Réfléchissez aux circonstances rigoureuses au milieu desquelles nous sommes placés. Non-seulement il est possible que je sois tué dans la lutte implacable qui commence, mais encore votre perte est imminente, en raison de l'isolement où vous serez entre deux ennemis auxquels vous paraîtrez suspect. Si vous tombez entre les mains des Vendéens, on vous fusillera. Si vous êtes pris par les républicains, à moins que je ne me trouve là juste à point pour vous sauver, on ne vous épargnera pas davantage. Les partis sont exclusifs : n'être pas avec eux, c'est être contre eux, et conséquemment c'est courir une double chance de ruine et de mort. Alternative funeste, à laquelle je vous conjure encore de vous soustraire, soit en vous décidant à suivre la fortune des bleus dans la nouvelle campagne qui s'ouvre, et qui, je l'espère, se terminera bientôt par l'entière défaite de l'insurrection. En restant parmi nous, vous ne faillirez point à votre serment, car vous conserverez l'espoir de retrouver Roch Duhoux ainsi que son complice, de vous venger.

—Mais alors, demanda vivement Justin, vous ferez recevoir le père Cazeaux dans les rangs de l'armée républicaine ?

—Sans difficulté.

—Eh bien !... et nous ?

—Muguette et toi ?

—Oui, parbleu ! N'y aurait-il pas moyen de m'enrôler dans quelque bataillon... et ma femme aussi ?

—Ah ça ! s'écria Muguette d'un air gentiment ébahi, il y a donc un régiment de mon sexe parmi les Mayençais ?

—Assurément non, ma chère enfant, répondit Bénédicte. Mais il y a des infirmières, nobles âmes pleines de charité, qui sont parfois sur le champ de bataille aussi braves que le soldat.

—A merveille ! et, puisque mon mari le désire, je consens à devenir une de ces infirmières-là.

—Muguette ! chère Muguette ! exclama Justin avec enthousiasme, je reconnais que tu es digne de Coquelicot ! Ainsi, c'est convenu : nous allons nous devouer tous deux pour la patrie et pour l'humanité. Capitaine, reprit-il, vous pouvez disposer de Coquelicot et de Muguette.

—Et vous, père Cazeaux, qu'avez-vous résolu ? demanda Bénédicte.

L'ancien fermier était silencieux et réfléchi. Il releva la tête, et sembla prendre une soudaine détermination.

—Soit ! répondit-il d'un ton ferme ; qu'on fasse de moi un soldat républicain. Ceux que j'espère frapper, d'ailleurs, font partie de l'armée vendéenne. Je sais qu'ils sont parmi les insurgés que commande Charrette, qui doit être en ce moment à Montaigu ou aux Herbiers.

—Suivez-moi donc tous trois, et hâtons-nous, car l'avant-garde ne peut tarder à se remettre en marche.

Bénédicte saisit la bride de son cheval, le père Cazeaux ramassa sa carabine, Justin et Justine se prirent gaiement le bras, et l'on abandonna le taillis. Mais une minute après le capitaine y rentrait seul. Il se dirigeait vers le tertre, le regardait de nouveau avec mélancolie, redressait un peu la croix de fer trop enfoncée dans le sol, arrachait quelques ronces qui commençaient à envahir la tombe, et disait avec une gravité pleine d'émotion :

—Adieu, ombre lugubre que j'entrevois ici ! Une seule personne en ce monde a le droit de se montrer misericordieuse envers toi. Puisse-t-elle un jour être clémente et murmurer, en évoquant le douloureux souvenir : Je pardonne et j'oublie !

Il rejoignit ceux qui l'attendaient. On se dirigea vers le quartier de l'état-major, où Bénédicte comptait trouver le général Kléber. Chemin faisant, il fallut traverser une partie du bivouac des Mayençais, lesquels s'étonnèrent de voir l'aide de camp du général en si misérable compagnie. Plus d'un rire moqueur, à demi contenu par la présence du capitaine, dont l'air sérieux et imposant n'était guère de nature à encourager les railleurs, se fit entendre durant le trajet. Le père Cazeaux et ses enfants n'y donnerent aucune attention, du moins en apparence. Bénédicte s'informait d'ailleurs auprès d'eux de ce qu'était devenu son vieil ami M. Mathieu ; il leur demandait en outre, des nouvelles de la famille de Flavigny, et, occupés à lui répondre, ils ne distinguaient que vaguement l'insolence ironique des rumeurs excitées par l'aspect de leur costume en lambeaux.

—Le solitaire de la Gorge-aux-Loups, disait l'ancien fermier a été chassé de son ermitage, on a brûlé sa cabane, lui-même a failli être la victime de sa réputation de sorcier et des sentiments républicains qu'il ne craint pas d'exprimer tout haut. Mais, comme il a souvent rendu des services, il s'est toujours trouvé quelqu'un pour le protéger, et on l'a épargné jusqu'à ce jour. C'est d'ailleurs un homme vraiment bon et charitable, qui mérite qu'on le vénère. Depuis quelques années, il s'est livré entièrement à l'étude de la médecine, et il est devenu très-habile dans l'art de guérir. On prétend même qu'il n'y a pas un meilleur chirurgien. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a pas une meilleure âme. On le rencontre souvent sur les champs de bataille, soignant les blessés indistinctement, blancs et bleus, vainqueurs et vaincus. Il a coutume de dire qu'avant d'être l'homme d'un parti il est le missionnaire de l'humanité. Il se prodigue à ceux qui souffrent d'autant plus, ajoute-t-il, qu'ils sont tous les enfants de la même patrie. Il est à craindre cependant que cette généreuse conduite ne suffise pas à le préserver de l'injustice des hommes, et que ses services ne soient payés tôt ou tard par un acte d'ingratitude et de cruauté.

—Oui, oui, cela est à craindre, dit le capitaine. Désormais l'impartialité même du médecin inspirera de graves préventions. Si je rencontre M. Mathieu, je m'efforcerai de le rallier à nous.

—Et vous n'aurez pas de peine à le décider, repartit Muguette. Il est si fier de son élève, et il aura tant de bonheur à vous revoir !

—Cher maître ! Sa joie aura un écho bien retentissant au fond de mon cœur !

Après une pause, et d'une voix légèrement altérée, Bénédicte reprit :

—Et la famille de Flavigny, qu'a-t-elle fait ? A-t-elle pris part à l'insurrection ?

—Dès le début, ou à peu près, répondit Justin. Le comte s'est distingué contre les bleus dans plusieurs combats ; M. Raoul aussi. Ils commandaient sans doute les Vendéens qui viennent d'être repoussés. Je suis certain de les avoir aperçus résistant, à la tête de quelques braves, pour protéger les fuyards.

—Et la comtesse ? et mademoiselle Blanche de Flavigny ?

—On assure que madame la comtesse, toute royaliste qu'elle est, n'a jamais approuvé la prise d'armes du Bocage, et qu'elle a parfois de tristes pressentiments. Quant à mademoiselle Blanche de Flavigny, c'est une vraie Vendéenne, très-courageuse, très-capable d'aller au feu, et croyant sincèrement que la République sera vaincue par la Vendée. Du reste, toujours bonne et secourable, elle a plusieurs fois sauvé la vie à des prisonniers républicains qu'on voulait fusiller.

—Charmante enthousiaste ! murmura le capitaine devenu pensif. Je reconnais bien là le sentiment chevaleresque de son âme et la générosité de son cœur.

Comme il achevait ces mots, il aperçut le général Kléber qui donnait l'ordre de se porter en avant. Il alla vers lui, et lui montrant le père Cazeaux, Justine et Justin :

—Voici ma famille, mon général, dit-il, ma famille d'adoption. Elle a été attaquée, réduite à la misère, parce qu'elle n'a pas voulu s'insurger. Je viens vous supplier de lui donner asile parmi nous. L'armée de Mayence comptera deux bons soldats et une infirmière de plus. Je réponds d'eux comme de moi-même, mon général.

Kléber fit d'un coup d'œil rapide et bienveillant l'inspection des trois personnes qu'on lui présentait.

—Peste ! dit-il en souriant, vous avez là, cher ami, une famille un peu sans culotte. Il paraît qu'on ne prospère pas en ce pays, quand on refuse de servir dans l'armée royale. Raison de plus pour que j'accueille vos parents avec tout l'intérêt que mérite leur infortune. Vous pouvez les placer dans un des bataillons de volontaires nationaux qui font partie de ma colonne d'avant-garde. Si je ne me trompe, l'un de ces bataillons, le deuxième, a pour commandant un de vos meilleurs amis.

—Vous ne vous trompez pas, mon général, répondit Bénédicte : c'est mon plus ancien frère d'armes. Nous avons commencé tous deux notre métier de soldat en Amérique contre les Anglais.

—Eh bien ! conduisez vous-même votre famille à votre ami. Votre recommandation sera toute puissante sur ce digne commandant, et vous serez sûr que vos parents seront bien traités. Allez et revenez vite. A propos, reprit Kléber, je me souviens que la cantinière du deuxième bataillon de volontaires nationaux est morte hier. Si la gentille citoyenne que voilà voulait la remplacer, je suppose que cela ne souffrirait aucune difficulté.

Et il regardait la jeune femme avec une expression de curiosité indulgente où se mêlait un peu d'admiration, car même sous ses pauvres vêtements elle était remarquable de gentillesse et de fraîcheur.

—Comment vous appelle-t-on, mon enfant ? lui demanda-t-il.

—Justine Cazeaux, surnommée Muguette, répondit-elle en faisant une révérence. Voici mon mari, Justin Cazeaux. Lui et moi, nous sommes bien vos serviteurs, monsieur le général.

Coquelicot se redressa, salua le moins gauchement qu'il put, et rougit en spite de ses efforts pour contenir le trouble qu'il ressentait. Kléber ne parut pas le remarquer.

Muguette, un joli surnom, et qui vous convient à merveille, citoyenne Cazeaux ! Vive Dieu ! si vous consentez à devenir la cantinière du bataillon dont je parle, je vous promets d'aller quelquefois visiter votre cantine.

—Je serai ce que ma famille voudra, mon général, repartit Justine que la bonté de son interlocuteur encourageait. Être cantinière, reprit-elle, qu'est-ce que cela ?

—La noble compagne du soldat, la providence maternelle du régiment, une excellente femme, en un mot, qui consent à nous suivre partout, même au milieu des balles, pour ranimer notre force et notre courage avec une goutte de ratafia

—Tiens, c'est gentil ! et je veux bien être cantinière, si mon mari y consent.

—Moi ! s'écria Coquelicot. Mais je ne demande pas mieux ! Mais je trouve ça superbe ! Ma petite Muguette, je t'accorde mon consentement, et je me sens déjà tout lier de toi !

—Comme tu es bon, mon petit Justin ! et comme je serai heureuse de te faire honneur ! Père, ajouta-t-elle, qu'en pensez-vous ?

—Je pense, mon enfant, répondit avec gravité Mathurin Cazeaux, que tu sauras toujours remplir ton devoir d'honnête femme et de brave cœur !

Cette naïve exaltation plut évidemment à Kléber.

—Voilà d'aimables gens, mon cher Bénédicte, dit-il. Honnêtes visages, excellentes âmes. Ils m'inspirent un sincère intérêt, et je compte ajouter ma recommandation à la vôtre auprès de votre ami le commandant.

Le général salua d'un geste et s'éloigna.

—Hâtez vous, capitaine, dit-il. J'ai des ordres à vous donner.

Le deuxième bataillon des volontaires nationaux était campé à peu de distance sur les bords du lac. Quand Bénédicte et ses compagnons arrivèrent à l'endroit où il bivouaquait, les tambours et les clairons commençaient à retentir, battant la générale et sonnant le boute-selle pour le départ. En apercevant le capitaine d'état-major qui se dirigeait vers lui, le commandant, un enfant de Paris à l'air intelligent et martial, jeune encore, car il semblait avoir trente ans à peine, vint à sa rencontre.

—Est-ce à moi que tu désires t'adresser, mon cher Bénédicte ? demanda-t-il en lui tendant la main.

—Justement, mon cher Fabien Renaud, répondit le capitaine. Je t'amène trois personnes pour lesquelles je sollicite toute ta bienveillance. Elles me sont unies par les sentiments les plus sacrés. Orphelin, j'ai grandi au milieu d'elles, et je les aime de toute mon âme. Tu les connais d'ailleurs, car je t'ai souvent parlé du fermier de la Bénardière, de Muguette et de Coquelicot.

—Parbleu ! si je les connais ! comme si je les avais déjà vus. Eh bien ! reprit le commandant, que je puisse faire pour eux ! Il me semble que l'insurrection leur a porté malheur.

—Hélas ! oui.—Plus tard je te conterai cela. Le temps presse, et je viens te prier de les prendre dans ton bataillon. Je t'offre deux soldats et une cantinière, dont bientôt tu seras content, j'en suis sûr.

—Je les accepte, mon ami. Je tâcherai, moi aussi, qu'ils soient satisfaits de leur commandant.

Les deux compagnons d'armes se serrèrent de nouveau la main. Après quoi, le capitaine embrassa Mathurin Cazeaux, Justin et Justine, et leur promit qu'ils les verrait souvent. Puis il regagna l'endroit où il avait laissé son cheval, se mit en selle, et partit au galop pour rejoindre Kléber.

L'avant-garde des Mayençais ne tarda pas à s'ébranler. Elle s'avança résolument, brisant tous les obstacles qui essayaient de ralentir sa marche. Tout fuyait devant elle, mais en cherchant à la harceler, selon leur coutume, les insurgés se débattaient, pour attaquer derrière le réseau inextricable des buissons et des genêts. Mais aussitôt la commission civile donnait l'ordre de mettre le feu à ses redoutes naturelles de verdure, et les Vendéens étaient contraints de reculer devant l'incendie ou de combattre à découvert. C'est ainsi qu'ils furent poussés, la flamme au visage et la baïonnette aux reins, à travers le pays nantais.

On passa devant la Bénardière, dont les bâtiments d'exploitation n'existaient plus, où l'on ne distinguait que le principal corps de logis tout noirci et à demi-consumé. Bénédicte, qui avait dû se porter jusqu'aux derniers rangs de la colonne pour transmettre la pensée du général, revenait sur ses pas et se trouvait sur la ligne du deuxième bataillon des volontaires

nationaux. Il modéra l'allure de son cheval, et chercha du regard le père Cazeaux, Justin et Justine. Il les aperçut. Tous les trois avaient les yeux dirigés vers la ferme, dont la vue retraçait à leur esprit tout un passé de douces images et de poignants souvenirs. L'ancien fermier était sombre. Deux grosses larmes roulaient sous ses paupières tremblantes. Coquelicot semblait triste, mais calme, car il avait la jeunesse pour le consoler. Quand Muguette, pensive et la joue humide, elle appuyait la main sur ses lèvres et envoyait silencieusement à l'âme de sa mère les plus tendres baisers de son cœur. Le capitaine voulut respecter le sentiment dont chacun d'eux était ému. Il ne leur adressa point la parole. Lui-même d'ailleurs avait la poitrine oppressée, il contenait avec peine les pleurs excités en lui par l'aspect désolé de la campagne où il avait si longtemps vécu, et de l'habitation en ruines où s'était accompli le lâche attentat que lui avait raconté son père adoptif.

Comme il s'avavançait, mélancolique et réfléchi, laissant flotter les rênes de son cheval, il entendit un léger bruit à ses côtés. Le commandant du bataillon l'avait reconnu et s'était enjuyé de venir à lui.

—A quoi songes-tu, Bénédicte ? demanda-t-il. Est-ce à la bonne tournure des trois volontaires que tu m'as amenés ? Le fait est qu'ils sont déjà remarquables de tenue et d'aplomb. On croirait, pardieu ! qu'ils arrivent en ligne directe de l'armée du Nord. Les balles ont sifflé à leurs oreilles, et ils n'ont pas sourcillé. Je te remercie de m'avoir donné ces braves gens-là.

—L'éloge que tu fais de leur courage, mon cher Fabien, ne m'étonne pas, répondit le capitaine. Mais je suis surpris de te voir si enchanté de leur allure militaire, qui n'a pas encore fixé mon attention.

—Eh bien ! examine tes protégés, et tu reconnaitras comme que le père Cazeaux sous l'uniforme a l'air d'un vieux et solide grenadier. Ton Coquelicot, lui, ressemble à un jeune et franc chasseur. Quant à Muguette, elle est gentille à croquer sous son costume de vivandière, qu'elle a su s'ajuster en un instant... Mais qu'ont-ils donc tous les trois ? reprit le commandant. Ils paraissent soucieux. On dirait qu'ils pleurent ou qu'ils ont envie de pleurer.

—C'est que nous passons à proximité de la Bénardière, notre ancienne ferme, qui n'est plus qu'un amas de cendres et de débris. Cette morne perspective éveille en eux de pénibles souvenirs.

Tout en parlant ainsi, Bénédicte constatait d'un coup d'œil la justesse des observations de Fabien Renaud. Il remarquait que les nouvelles recrues portaient déjà sans gaucherie le vêtement du soldat républicain. guêtres de toile blanche, culotte de drap bleu, habit de même étoffe à revers rouges, buffleteries croisées sur la poitrine, sac au dos, fusil sur l'épaule, chapeau à trois cornes enfoncé sur une chevelure soumise à l'ordonnance et retombant sous forme de tresse derrière l'occiput. Justine, surtout, lui parut à l'aise et bien dégagée avec son spencer de velours à boutons de cuivre, sa jupe écarlate, son pantalon bleu de ciel, son chapeau de cuir verni incliné sur l'oreille, son petit tonneau posé sur la hanche et soutenant le bras gauche qui se repliait gracieusement. Notre capitaine se plut à les contempler un moment. Il s'expliquait très-bien, d'ailleurs, cette facilité à revêtir convenablement l'uniforme. La guerre développe vite l'instinct martial, elle assouplit les habitudes, elle improvise le soldat.

—Hein ! qu'en dis-tu ? demanda de nouveau le commandant.

—Je dis, mon cher Fabien, que je t'ai fait là un vrai cadeau. Ils sont tous les trois à leur place au milieu de nos intrépides Mayençais. Ils te feront honneur, et à moi aussi. Je le crois.

—A propos, mon ami, reprit Bénédicte, il se peut que j'aie parfois besoin que tu les mettes à ma disposition. Dois-je compter sur ton obligeance ?

—Belle question ! quant tu les voudras, je te les enverrai.

— Merci.

A peine ces mots étaient-ils échangés que des coups de feu résonnèrent en tête de la colonne. Les tambours battirent la charge, le canon même fit entendre sa voix de bronze. Bénédicte et Fabien Renaud se séparèrent, l'un pour se placer en avant de son bataillon, l'autre pour aller au galop s'informer de la nature du combat engagé, afin d'en rendre compte au général Kléber. Le capitaine d'état-major se convainquit que l'engagement n'avait rien de sérieux, et qu'une embuscade de quelques centaines de partisans mis en fuite après une agression de quelques minutes, avait seule déterminé l'alerte dont les républicains venaient de s'emouvoir.

Le lendemain, l'armée de Mayence, à laquelle s'était réunie celle de Brest, sous les ordres de Beysser, arrivait devant Montaigu. Canelaux, qui commandait en chef, résolut de donner l'assaut sur-le-champ. Kléber, avec l'avant-garde, se mit en devoir de s'avancer par la route de Nantes. Aubert-Dubayet, dirigeant le corps de bataille, dut s'élaner par celle de la Roche-Servière; Beysser, lui, marcha sur la ville par le chemin de Saint-Fulgent. Tous à la fois se précipitèrent vers la cité défendue par Charette et un grand nombre de Vendéens. Mais l'intrépidité royaliste ne put tenir contre l'impétueuse ardeur des républicains, qui pénétrèrent dans Montaigu.

On se battit à outrance, le sang coula à flots. Retranchés dans les maisons, ceux des assiégés qui n'avaient pu fuir luttèrent jusqu'à la mort. Beaucoup cependant cherchaient à s'échapper; mais, cernés de toutes parts et ne sachant quelle direction prendre, ils se heurtaient, se renversaient, s'étouffaient. Un affreux tumulte régnait dans la plupart des rues. Le trouble et l'effroi faisaient autant de victimes que le fer et le feu. Le général en chef avait d'ailleurs recommandé aux soldats de se montrer humains envers les habitants, et de ne sévir que contre les obstinés qui prolongeaient la résistance. Des aides de camp parcouraient la ville pour modérer la violence du combat et arrêter l'effusion du sang. Bénédicte, surtout, déployait une grande activité dans la mission d'apaiser dont il était chargé. Il se multipliait, il se trouvait partout, s'interposant entre les vainqueurs et les vaincus, calmant les premiers, rassurant les seconds, plaçant les prisonniers qui tremblaient sous la garde des grenadiers d'Aunis et d'Armagnac, dont il connaissait l'humanité.

Tout en agissant ainsi, il avait l'âme en proie à une cruelle anxiété. Il se demandait avec un profond sentiment de tristesse si la famille de Flavigny était dans Montaigu au moment de l'assaut. Il s'efforçait d'en douter, mais bien en vain, car il lui semblait avoir vu le comte et Raoul parmi les royalistes qui, l'épée à la main, tentaient de se frayer un passage après que les colonnes d'attaque eurent franchi les remparts. « Ont-ils été tués? reprenait-il. Sont-ils tombés en notre pouvoir? ou leur courage les a-t-il sauvés? » Comme il s'adressait ces questions pleines de tourment pour lui, il entra dans la rue où était situé l'hôtel de Flavigny. La rue était jonchée de cadavres, mais abandonnée. L'hôtel paraissait désert. Les fenêtres étaient closes, la grande porte écussonnée était seule entr'ouverte, et permettait d'apercevoir les ombrages paisibles d'un jardin qui dépendait de la résidence seigneuriale. De même qu'il avait pénétré dans le château de Morsanges, Bénédicte voulut s'introduire dans la demeure devant laquelle il s'était arrêté quelques années auparavant et où il avait entendu qu'on formait des vœux pour son avenir. Il éperonna son cheval et mit bientôt pied à terre sous le balcon qui lui rappelait vivement le souvenir de la comtesse et de Blanche de Flavigny.

Il allait franchir le seuil de la porte, lorsqu'une jeune fille apparut dans le vestibule. Elle s'avança vers lui.

— Je suis une Vendéenne! s'écria-t-elle le visage animé et le regard hautain. Je hais la République, et demande la mort.

Bénédicte se montra stupéfait. Il venait de reconnaître la nièce du comte. Il s'étonnait de la trouver ainsi seule, désespérée, résolue à mourir.

— Mais vous ne comprenez donc pas, monsieur, que je suis une ennemie? reprit-elle avec fermeté. Dans cette guerre à outrance que les républicains font aux royalistes, les vaincus n'étant pas épargnés, j'ai mérité de mourir et je suis prête!

Le capitaine s'était remis de sa stupéfaction. Il regardait avec un sourire doux et triste la belle jeune fille dont l'énergique fierté le bravait.

— Mademoiselle Blanche de Flavigny ne me reconnaît pas, dit-il. Autrement, elle daignerait peut-être avoir confiance en moi.

— Qui donc êtes-vous, monsieur? demanda-t-elle toute surprise à son tour.

— Je suis Bénédicte, l'ancien pâtre de la Bénardière, le pauvre paysan auquel vous avez jadis accordé plus d'une marque d'estime et de généreux intérêt.

Blanche laissa s'échapper de ses lèvres un cri bizarre, dans lequel se confondaient à la fois une expression d'étonnement, un élan de joie, ainsi que le sentiment d'une crainte instinctive. Elle s'étonnait naturellement de revoir, sous l'élegant uniforme d'officier d'état-major, celui qui ne se dessinait dans son imagination qu'avec le vêtement rustique des paysans du Bocage. Elle se félicitait d'avoir devant elle un homme sur la déférence duquel, en dépit de son animosité contre les républicains, elle sentait qu'elle pouvait compter. Mais on même temps elle se souvenait de ce que lui avait révélé Gaétan d'Apremont, et elle redoutait vaguement que le fils de Valérie de Morsanges ne connût son origine et ne songeât tôt ou tard à revendiquer ses droits. Ces diverses impressions, en troublant son esprit, l'empêchèrent un instant de parler.

Parvenue à se maîtriser, elle dit d'un air à la fois souriant et dédaigneux :

— Oui, vraiment, je vous reconnais, et je suis gré au hasard qui vous envoie ici, tout en regrettant de vous compter au nombre de ceux qui défendent contre nous la cause inique de la Révolution.

— Le moment est trop critique, mademoiselle, pour que j'essaye de vous convaincre que cette cause n'est pas aussi inique que vous le croyez. Une controverse politique serait vaine et déplacée au milieu d'une ville prise d'assaut. Je suis accouru dans le but de m'informer du sort de la famille de Flavigny, et de lui apporter, s'il le fallait, le concours de mon dévouement.

— Le dévouement d'un républicain?

— Pourquoi pas, mademoiselle? La différence des opinions efface-t-elle toujours la reconnaissance des souvenirs? Croyez-moi, la nature n'a pas fait le désintéressement et les vertus pour un parti, en réservant à l'autre l'orgueil, l'égoïsme et les vices. Le cœur humain est partout le même. Quoique je ne pense pas comme vous, je suis prêt à risquer ma vie pour votre salut toutes les fois que la destinée m'en offrira l'occasion. Ne songez donc plus à mourir, mademoiselle; mais, au contraire, songez à vous sauver.

Ces nobles paroles semblèrent disposer favorablement Blanche de Flavigny.

— Soit, monsieur, dit-elle d'un ton sérieux. Bien qu'il me soit pénible, en principe, de devoir quelque chose à un partisan de ceux qui ont aboli la royauté et tué Louis XVI, j'accepte votre secours. Je n'ai pas oublié, moi non plus, que nous avons eu de l'amitié pour vous.

— Ce que j'étais autrefois, je le suis encore, malgré le changement survenu dans ma position. N'hésitez donc pas à vous confier à moi... Et d'abord qu'est devenue votre famille? Se cache-t-elle ici ou bien êtes-vous seule dans cet hôtel?

— Je suis seule, monsieur.

— Seule! Alors le comte, la comtesse et leur fils ont pu s'échapper?

— Je le crois. Cependant je n'en ai pas la certitude, et c'est mon plus anxieux tourment.

— Comment se fait-il que vous soyez séparée d'eux? Je vous en conjure, parlez!

— L'irruption soudaine des républicains, répondit Blanche

venait de surprendre à l'improvisto les défenseurs de Montaigu. Les uns fuyaient, le plus grand nombre combattait vaillamment. Ma tante et moi, nous étions à cheval. Le comte de Flavigny, mon oncle, prévoyant que la ville allait être envahie, nous enjoignit à toutes deux de sortir de Montaigu par un chemin encore désert, et de nous rendre aux Herbiers, où se trouve le quartier général des Vendéens. Nous partîmes, mais tout à coup mon cheval tomba blessé, expirant. Il m'entraîna dans sa chute, et je ne parvins à me relever qu'après mille efforts. Déjà la comtesse, emportée par l'ardeur de sa monture, avait disparu, et je me sentais poussée, malgré moi,

— Hélas ! existe-t-elle encore ? A-t-elle pu se dérober aux poursuites de l'ennemi ?

— Je le saurai. Je saurai du moins si le comte, la comtesse et votre cousin Raoul sont sortis de Montaigu. En attendant, ne quittez pas l'hôtel, ne vous montrez pas. Soyez bien prudente. Moi, je cours m'informer. Il me sera facile de pressentir la vérité. Dans tous les cas, il importe que vers la nuit vous soyez sur la route des Herbiers.

Disant cela, le capitaine d'état-major saluait profondément Blanche de Flavigny. Avant de franchir la porte de la rue, il se retourna.



Peste ! dit-il en souriant, vous avez là, cher ami, une famille un peu sans-culotte. (Page 458).

par une foule effarée qui tourbillonnait sur elle-même en criant alerte et sauve qui peut ! Bientôt je m'aperçus que j'étais à quelques pas de notre demeure, j'y rentrai. J'étais brisée, chancelante. Je restai accablée sous le poids de la fatigue, de la douleur, du désespoir, et voilà pourquoi je désirais la mort !

— Je me plais à croire, mademoiselle, que vous êtes moins désolée à présent, et que votre âme s'est remise à espérer. Je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous rejoigniez votre famille,

— Je vous prie de n'ouvrir, mademoiselle, que lorsque vous entendrez frapper trois coups, dit-il. Au revoir !

Il s'inclina de nouveau et s'éloigna, laissant la jeune fille aussi rassurée qu'elle pouvait l'être au milieu des appréhensions dont elle était agitée et des périls qui la menaçaient.

Bénédict parcourut la ville. Il acquit promptement la certitude qu'aucun des Flavigny ne se trouvait parmi les prisonniers, les blessés ou les morts. Il était donc présumable que ceux dont la pensée l'occupait étaient sains et saufs et en lieu de sûreté. Cette probabilité lui sembla décisive. Il s'en fit une

conviction. Quand il revint près de Kléber, il avait le visage radieux.

—Tiens, tiens ! lui dit le général de son ton moqueur, comme vous voilà triomphant ! Ah ça ! est-ce que vous auriez fait la conquête de quelque belle Vendéenne ? Il y en a de charmante, pardieu !

—Mon général, répondit Bénédicte, les motifs qui me rendent si heureux ne sont pas tels que vous les supposez. J'en ai de plus émouvants.

—Lesquels, je vous prie ? Est-ce un secret ?

—Oui, mon général, mais pas pour vous, si bon, si sympathique à tous les généreux sentiments !

—Voyons, de quoi s'agit-il ?

—Je vous ai déjà parlé de la famille de Flavigny, mon général. Elle était à Montaigu, combattant contre nous tandis que nous donnions l'assaut. Je craignais qu'il ne lui fût arrivé malheur ; je suis sûr qu'il n'en est rien. C'est là ce qui cause la joie qui se reflète sur mes traits.

—A merveille, mon ami. Je comprends votre satisfaction, et je l'approuve. Je sais si bien que l'intérêt dont vous êtes animé à l'égard de ces aimables aristocrates n'enlève pas un atome à votre zèle, à votre conviction, à votre intrépidité de républicain !

Si jamais vous en doutiez, mon général, confiez-moi un poste où il faille mourir, et vous verrez si le capitaine Bénédicte sait être fidèle au devoir et à l'honneur !

—Est-ce qu'il est possible de vous suspecter ! Mais laissons cela. N'avez-vous pas autre chose à me dire ? Je devine que si. Eh bien ! je vous écoute. Que voulez-vous ?

—Un sauf-conduit, mon général.

—Un sauf-conduit... pour qui ?

—Pour une jeune fille qui, elle, n'a pu fuir, et que je désire renvoyer à ses parents, qui sont aux Herbiers.

—Alors, c'est une Flavigny ?

—Oui, mon général.

—Bon ! voilà le mot de l'énigme ! Vous l'aimez.

—Vraiment non, je vous le jure, quoiqu'elle soit d'une rare beauté.

—C'est donc elle qui vous aime ?

—Vous me raillez, c'est mal. La personne dont nous parlons n'est ni orgueilleuse ni vaine, je le crois sincèrement. Mais elle partage sans doute les préjugés de sa caste, et par conséquent elle ne saurait aimer qu'un homme de son rang. Je n'ignore pas d'ailleurs qu'elle déteste les républicains.

—Peuh ! répondit Kléber en haussant les épaules, votre patricienne manque de goût. Où diable trouvera-t-elle, parmi ses amis les gentilshommes, un garçon intelligent et bâti comme vous, mon cher Bénédicte ? Mais cela n'est pas mon affaire, reprit-il, et puisqu'il vous faut un sauf-conduit, c'est bien ; dans un quart d'heure, vous l'aurez.

—Je vous rends grâce, mon général.

—J'y songe ! est-ce que cette jeune fille partira seule ?

—Je la ferai accompagner jusqu'aux avant-postes par un des volontaires qui ont eu l'honneur de vous être présentés, il y a quelques jours, et qui me sont tout dévoués.

—Non pas ! non pas ! Je vous autorise à la conduire vous-même aussi loin que vous le jugerez à propos. Vous la protégerez mieux que personne, et vous ne la quitterez que lorsqu'elle sera tout à fait hors de danger. Êtes-vous content ?

—Ravi, mon général ! Ou vous rejoindrai-je ? J'ai ouï dire que votre colonne allait se remettre en marche.

—En effet, Canclaux et Aubert-Dubayet vont se porter rapidement sur Clisson. Moi, j'ai ordre de m'emparer de Torfou, tandis que Beysser gardera Montaigu. Je ne tarderai pas à opérer le mouvement dont la direction m'est confiée.

—Si par hasard je ne vous retrouve pas ici, je m'empresse de vous rejoindre sur le chemin de Torfou.

—C'est convenu.

Le sauf-conduit demandé par Bénédicte se fit attendre plus longtemps que ne l'avait promis le général Kléber. Aussi, quand le capitaine d'état-major se rendit à l'hôtel de Flavigny

la ville commençait elle à s'estomper sous les teintes grises du soir. Le ciel était nébuleux, pas une étoile n'y brillait. Bénédicte souleva trois fois le lourd marteau de la porte, qui retentit bruyamment. A ce signal, Blanche parut.

Êtes-vous prête à me suivre, mademoiselle ? demanda le capitaine.

La jeune fille eut un mouvement d'hésitation.

—Où voulez-vous me conduire ? dit-elle d'un air un peu contraint.

—Sur le chemin des Herbiers, comme je suppose que c'est votre désir.

—Et vous m'accompagnerez ?

—Oui, jusqu'à ce que vous puissiez vous diriger seule en toute sécurité. J'ai d'ailleurs un sauf-conduit pour vous.

—Pourquoi ne me donnez-vous aucune nouvelle de ma famille ?

—Les renseignements que j'ai pris sont favorables. Ma conviction est que ceux pour qui vous tremblez sont vivants et libres.

—Alors je me confie à votre honneur, monsieur Tarton.

Deux chevaux attendaient, tenus en bride par un soldat. L'un de ces chevaux portait une selle de femme. Bénédicte aida Blanche à s'y asseoir, et lui-même se mit à cheval. Puis l'officier républicain et la jeune Vendéenne sortirent de Montaigu, en suivant une direction opposée à celle que commençaient à prendre les colonnes d'Aubert-Dubayet et de Kléber marchant sur Clisson et sur Torfou.

## IV

Bénédicte avait résolu d'accompagner Blanche aussi loin que la prudence le lui permettait. Il n'ignorait pas d'ailleurs que plusieurs escadrons de hussards s'étaient mis la poursuite des Vendéens, et il craignait que, rencontrée seule, mademoiselle de Flavigny ne fût ramenée à Montaigu, en dépit du sauf-conduit qui devait la protéger. Sa crainte n'était point chimérique, car deux ou trois fois, dans l'espace d'une lieue environ, des cavaliers républicains les abordèrent, en menace à la bouche et le sabre nu. Ils se retirèrent d'assez mauvaise grâce, après s'être assurés qu'ils étaient en présence de l'aide de camp du général Kléber.

Cependant la nuit était devenue si obscure que la jeune fille et son compagnon durent ralentir l'allure de leurs chevaux qui bientôt n'avancèrent plus qu'au pas. Le sentier qu'ils suivaient était parfois tellement resserré entre des talus palissades de haies, ombragés de chênes, que le capitaine se tenait presque toujours en avant. Familier avec les chemins du Bocage, dont les entrecroisements eussent embarrassé tout autre qu'un enfant du pays, il avait pris sans hésitation celui qui menait à la Boissière, village situé entre Montaigu et les Herbiers, et à proximité duquel il comptait se séparer de mademoiselle de Flavigny. L'un et l'autre gardaient un profond silence, chacun se repliant en soi-même et méditant sur ses propres impressions. Bénédicte, l'esprit imbu de grands principes de la Révolution, réfléchissait péniblement à cette dure fatalité qui l'obligeait à considérer comme rebelle une famille dont le souvenir lui était si cher. Blanche, elle, toute pénétrée d'un enthousiasme royaliste, regrettait presque d'avoir accepté les services d'un officier républicain. Du reste, pas un instant elle ne fut inquiète de l'isolement où elle était avec son guide, au milieu de la campagne et des ténèbres qui s'apaisaient. Un instinct délicat et fier l'avertissait qu'elle n'avait rien à redouter de l'ancien pâtre de la Bénardière, et que le capitaine d'état-major saurait l'entourer du plus grand respect. Cet instinct ne la trompait pas. En réalité, Bénédicte n'avait d'autre préoccupation que celle de se bien diriger à travers le labyrinthe qu'il avait souvent parcouru jadis, et d'arriver sur le bord de la Maine, à un endroit nommé le Gué-aux-Biches. Là seulement devait se terminer la mission qu'il s'était imposé de conduire et de protéger mademoiselle de Flavigny. Un instant il crut qu'il avait atteint le but ; mais ses yeux s'étant peu à peu ba-

bitués à entrevoir les objets dans l'ombre opaque de la nuit, il remarqua quo rien de ce qui l'environnait ne confirmait sa confiance. Bientôt même il demeura convaincu qu'il avait fait fausse route, ayant dévié par mégarde à travers l'obscurité au point de jonction d'une dizaine de sentiers, véritable écheveau qu'il eût été difficile de débrouiller même le jour. Ne sachant plus où il se trouvait, il s'arrêta.

—Eh bien ! monsieur, qu'y a-t-il, demanda Blanche. Est-ce ici que nous nous disons adieu ?

—Non, mademoiselle.

—Pourquoi cette halte ? Etes-vous fatigué ?

—Pas le moins du monde. Dieu merci ! je ne me lasse pas aisément. Mais je dois vous avouer que j'interroge en vain du regard les noires silhouettes du paysage que nous traversons. Il m'est impossible de deviner où je suis.

—En d'autres termes, nous sommes égarés.

—C'est évident pour moi. Je n'ose plus avancer. Je crains que nous ne soyons venus sur nos pas par un de ces détours de chemin si fréquents en ce pays.

—Qu'allons-nous faire, et quel est votre avis ?

—Je pense, mademoiselle, qu'il est prudent d'attendre en ce lieu jusqu'à ce qu'un indice quelconque me permette de prendre un parti. Le ciel si sombre maintenant, peut s'éclaircir. Un rayon de lune, une étoile suffirait pour me replacer dans la bonne direction.

—Soit. Attendons. Peut-être sera-ce bien long ; peut-être même aucuneueur ne nous viendra-t-elle en aide.

—En tout cas, nous aurons l'aube, les premières clartés du matin.

A ces mots, Blanche tressauta sur son cheval.

—Quoi ! dit-elle, nous risquons de passer la nuit dans cette solitude, dans cette obscurité ?

—Si vous le voulez, mademoiselle, répliqua gravement Bénédicte, je vais me remettre en marche à tout hasard. Mais vous ne vous en prendrez qu'à vous-même si nous remarquons, au point du jour, que nous nous sommes rapprochés, non des Herbiers, mais de Montaigu ou de Clisson.

—Vous m'effrayez, monsieur. Restons donc ici. Je me résigne. Aussi bien, je me sens toute brisée. Un peu de repos me rendra la force que m'ont élevée la fatigue et le tourment. En vérité, reprit-elle, je suis capable de m'endormir sur mon cheval. Si cela m'arrive, ne vous en formalisez pas. Je vous assure qu'il n'y aura de ma part aucune intention désobligeante.

Cette saillie, qui rappelait à Bénédicte la vivacité spirituelle de mademoiselle de Flavigny, projeta un léger reflet de bonne humeur sur la gravité de la situation.

—Vous ne jugez plus susceptible que je ne le suis, répondit-il. Ne vous gênez pas ; dormez.

—Et si j'allai perdre l'équilibre pendant mon sommeil.

—Au fait, une selle est un lit incommode, même dangereux. Je vous engage à mettre pied à terre et à vous asseoir sur l'herbe, si elle n'est pas humide. Vous y aurez un meilleur repos.

Quoique ce conseil fût donné tout naturellement, Blanche ne put s'empêcher de ressentir une espèce de surprise et d'embarras. Après un silence, elle répondit d'un ton calme, mais froid :

—L'herbe doit être humide, car les branches de gânet qui, le long du chemin, m'ont effleuré le visage avaient des gouttes de rosée.

—En effet, mademoiselle, la verdure est toute mouillée, je le sens.

Le capitaine venait de descendre de cheval. Sa main, en s'abaissant vers le sol, avait touché de grandes fougères chargées d'eau, comme si la pluie eût tombé là.

—Que faites-vous donc, monsieur ? reprit la jeune fille avec une légère ironie. Seriez-vous disposé à vous étendre sur quelque frais tapis de gazon ? C'est malsain, croyez-moi.

—Aussi en ai-je nulle envie. Mais je tiens à me rendre compte, sinon par le regard, du moins par le contact, de ce qui nous entoure. Je commence l'inspection.

—Prenez garde ! il y a peut-être un fossé, une fondrière près de nous. Soyez prudent.

—Je vous le promets. Je ne hasarderai un pas qu'après avoir sondé le terrain.

Il tira son épée, et Blanche l'entendit marcher lentement, avec précaution. Un quart d'heure s'écoula, puis la voix de Bénédicte se fit entendre, appelant mademoiselle de Flavigny. Chose bizarre ! Blanche ne répondit pas. Le capitaine, étonné, renouvela son appel en l'accentuant. Alors seulement il reçut cette réponse, faite avec précipitation :

—Me voici. Que savez-vous ?

—Je sais, mademoiselle, que nous sommes dans un rond-point entouré d'un buisson, et je présume qu'au delà du buisson s'élève un bouquet de bois. Au moment où je vous parle, je me tiens à l'entrée d'un appentis sous lequel j'ai trouvé trois ou quatre bottes de paille, laissées là sans doute par des cavaliers vendéens. Vous devriez en profiter.

—Comment, je vous prie ?

—En venant vous y reposer jusqu'au matin, car il me semble que vous avez grand besoin de quelque instants de sommeil.

—Moi ?... mais non, vraiment. Je me sens moins lasse, et n'ai plus envie de dormir.

En s'exprimant ainsi, Blanche avait de l'hésitation dans la voix.

—Cependant, répliqua Bénédicte, vous commencez à vous assoupir quand je vous ai appelée. Ne le niez pas, à quoi bon ? Tenez, il y a dans votre accent une faiblesse qui doit être en vous l'indice d'une excessive prostration. Je vous en conjure, réfugiez-vous sous le toit rustique qui vous offre si à propos son abri.

—Grand merci ! je préfère rester à cheval.

Ces mots furent prononcés presque sèchement. Le capitaine garda le silence. Il ne bougea même pas. Au bout de quelques minutes, Blanche reprit d'un ton plus doux :

—Est-ce que vous m'en voulez de mon refus, monsieur ?

—Non, mademoiselle. Je comprends votre défiance dans notre isolement. Toutefois j'espérais mieux.

—Qu'espérez-vous ?

—Que vous me feriez l'honneur en cette circonstance de témoigner au capitaine d'état-major autant d'estime que vous en avez accordé jadis au père du Bocage.

—Eh bien ! qu'à cela ne tienne ! Ce que vous me faites aujourd'hui pour ma famille et pour moi mérite bien que je me fie entièrement à votre loyauté.

Disant cela, mademoiselle de Flavigny sautait à terre et, s'avancant dans l'ombre où elle ne distinguait rien, elle ajoutait en souriant :

—Je n'y vois goutte. Votre main, monsieur. Conduisez-moi sous l'appentis. Franchement, je ne suis pas fâchée d'abandonner pour une heure où deux le cuir de ma selle et de lier connaissance avec un siège plus flexible et moins dur.

Bénédicte était appuyé contre un des étais du hangar. Il se hâta de faire quelques pas en étendant la main.

—Je vous rends grâce de la générosité de votre élan, dit-il, car j'en suis vivement touché.

Ses doigts effleurèrent bientôt ceux de Blanche, qu'ils retinrent doucement, respectueusement.

—Venez, reprit-il ; c'est là tout près... Bien, vous y êtes. La paille est à droite, préparée pour vous recevoir... Pauvre lit, sans doute, et bien peu digne d'une personne habituée aux élégances des demeures somptueuses ! Que voulez-vous ? en ce temps de guerre civile et de trouble universel, on ne choisit pas toujours son gîte et l'on dort où l'on peut... Alons, mademoiselle, bonne nuit !

Il voulut laisser retomber la main de sa compagne, mais il sentit qu'une légère pression empêchait la sienne de se dégager.

—Je consens à reconnaître, dit Blanche, qu'on peut être républicain et honnête homme. En vérité, j'en doutais.

—Il y a de braves gens dans tous les partis, mademoiselle,



répliqua Bénédic<sup>t</sup> La délicatesse et la probité ne sont le privilège d'aucune opinion

—N'importe ! je regrette de voir en vous un des soutiens de la tyrannie sanglante de la Convention et du Comité de salut public, qui ont fait tomber des têtes royales et proscrit Dieu.

—Je respecte vos préventions, mademoiselle, et n'essayerai pas de les atténuer. Outre que ce serait sans doute inutile, j'estime que l'heure et le lieu seraient mal choisis pour cela. Reposez sans crainte, voilà tout ce que j'attends de votre impartialité.

—Soyez satisfait : j'ai du sommeil plein les yeux, de la confiance plein le cœur... Déjà mon front se penche accablé... Me voici sur la paille et pas trop mal, en réalité... Réveillez-moi sans faute au point du jour, car, je m'endors... Au revoir, monsieur !

Et le capitaine, qui s'était éloigné, entendit en effet un bruissement annonçant que Blanche s'était posée sur la couche agreste. Quelques minutes après, immobile, retenant son haleine, il l'écoula. Son oreille crut percevoir le murmure égal, harmonieux, d'une respiration douce comme un souffle printanier. Certain que la jeune fille s'était abandonnée au sommeil avec la plus entière sécurité, et que ses premiers songes n'avaient rien qui décelât une inquiétude, un tourment, il éprouva une joie exquise, une des ces joies pures qui émanent de l'âme ayant la conscience de l'élevation de ses sentiments et de l'infaillibilité de sa vertu. Cependant la singularité de sa situation ne tarda pas à préoccuper diversément son esprit. La pensée se reporta tout à coup vers le souvenir de l'événement auquel il devait le jour. Il y avait là comme une similitude frappante, comme un rapprochement forcé. Sa tête s'inclina d'abord tristement, puis elle se redressa avec une fierté légitime.

—Vois, mon père ! murmura-t-il ; vois ton fils ! Qui l'empêche d'employer la ruse ou d'abuser de la force ? L'amour du juste et l'enthousiasme du bien. Je ne me rappelle ton forfait que pour m'attacher plus étroitement à la religion de l'honneur !

Il alla s'appuyer contre son cheval, et, enveloppé dans son manteau, il se tint debout, muet, dominé par une de ces rêveries généreuses où l'âme s'élève et plane au milieu des rayonnements de l'idéal.

Une rumeur soudaine le ramena bientôt au sentiment de la réalité. C'était le vent du nord qui commençait à souffler, agitant les feuilles des arbres d'alentour. L'air, tiède jusque-là, se refroidit. Au même instant, l'épaisse nuée qui obscurcissait le ciel se déchira sous l'effort de quelque courant électrique passant à travers les couches supérieures de l'atmosphères. Des étoiles se montrèrent dans un losange bleu. Leur douce clarté vint mettre légèrement en relief une partie du rond-point, et principalement l'intérieur de l'appentis à l'abri duquel reposait mademoiselle de Flavigny. Instinctivement l'attention du capitaine se porta dans la direction la plus éclairée. Il entrevit Blanche, chastement étendue sur la couche de paille, d'un de ses bras s'arrondissant au-dessus de sa tête, l'autre se repliant sur sa poitrine avec une grâce pudique. Ses vêtements, qui étaient noirs, faisaient ressortir le vapoureux éclat de son visage et de ses mains. Cette vision avait quelque chose de féérique. En la contemplant, Bénédic<sup>t</sup> sentit que son cœur battait avec précipitation. Il se reprocha ce trouble, et parvint à se maîtriser.

Comme il reprenait cet empire sur lui-même, il lui sembla que le vent fraîchissait encore. Il craignit que Blanche n'eût froid. Il s'approcha d'elle, s'inclina sans bruit, et la couvrit de son manteau. Après quoi, calme et satisfait, il revint sur ses pas, aperçut dans une haie un tronc d'arbre coupé pour servir de siège, et alla s'y asseoir. Un nuage épais envahit peu à peu l'interstice azuré du ciel, les étoiles disparurent l'une après l'autre et tout retomba dans une complète obscurité.

Lorsque mademoiselle de Flavigny se réveilla, le jour com-

mençait à poindre. Elle se souleva, et, promenant autour d'elle un regard surpris, elle se demanda d'abord où elle était. L'intelligence de sa situation lui revint bien vite. Alors elle rougit en remarquant qu'elle était couverte d'un manteau d'homme. Une certaine inquiétude se poignit même sur ses traits, mais cette impression se dissipa rapidement, car elle ne pouvait s'y méprendre : il y avait là une manifestation pleine de sollicitude de la part de son compagnon.

—Et lui, se dit-elle, qu'est-il devenu ?

Elle se leva et sortit du hangar. Elle n'aperçut au premier coup d'œil que les deux chevaux, qui semblaient assoupis. Elle s'avança vers le milieu du rond-point. De cette place, elle vit Bénédic<sup>t</sup> assis sur la souche d'arbre. Sa tête nue, inclinée un peu en arrière, s'appuyait contre deux jets robustes partis du tronc. Il dormait. Sa mâle et souriante figure ressortait ainsi dans toute son expressive douceur. Jamais peut-être désinvolture virile n'avait accusé, sous l'uniforme, plus de grâce naturelle et de distinction. Mademoiselle de Flavigny se prit à l'admirer pour ainsi dire malgré elle. Elle subissait à son tour ce charme irrésistible qui émane de toute créature unissent dans un ensemble harmonieux la perfection des formes et les plus exquis qualités de l'âme. Une attraction subite, dont elle ne songea pas à se rendre compte, l'amena presque à son insu, à deux pas du beau dormeur. Là seulement elle remarqua qu'il était très pâle et que l'humide fraîcheur du matin l'avait pénétré. Elle courut sur la pointe des pieds jusque sous l'appentis, s'empara du manteau qu'elle y avait laissé, et revint vivement en couvrir le corps du capitaine. Puis elle se recula avec précaution et se remit à considérer de nouveau le visage de celui à qui elle venait de rendre le service qu'elle en avait reçu.

—Ainsi, pensa-t-elle, voilà le fils aîné de la comtesse de Flavigny ! Quelle ressemblance et comme elle est évidente, surtout pour moi qui suis initiée à l'étrange secret ! Mais lui, lui, ce jeune officier, soupçonne-t-il le mystère de sa naissance ? Ne lui a-t-on rien révélé ? Je dois croire qu'il ignore son origine ; car pourquoi serait-il parti brusquement de la Bénardière, poussé par une idée d'ambition ? Sachant alors ce que j'avais appris, n'eût-il pas, de préférence, prolongé son séjour au pays, dans l'espoir de mettre à profit une révélation qui lui créait un droit ! Mais que dis-je ? reprit-elle mentalement, ce Bénédic<sup>t</sup>, simple paysan, était un homme de cœur tout autant que peut l'être le capitaine d'état-major républicain. Instruit comme moi de ce qui l'intéressait à un si haut degré, n'a-t-il pas mieux aimé disparaître soudain que de devenir un sujet de chagrin pour la noble femme dont il n'avait reçu que des marques de bonté ? Mon esprit flotte d'incertitude en incertitude. Quo m'importe, après tout ! Ce qu'il y a de certain, c'est que ce jeune homme est un bleu, c'est-à-dire un ennemi. J'ai hâte de me séparer d'un semblable compagnon.

A cette pensée, la belle Vendéenne changea de physionomie : son front se plissa, sa lèvre eut un frémissement de dédain. Elle allait même s'éloigner, lorsqu'elle tressaillit et poussa une légère exclamation. Ses yeux avaient rencontré tout à coup ceux du capitaine, qui, réveillé, fixait sur elle un regard heureux, charmé, ébloui, comme s'il se fût trouvé devant une céleste apparition.

—C'est bien aimable à vous, mademoiselle, de m'avoir rendu mon manteau, dit-il en se levant. Il est probable que j'en avais besoin, car la bise est glaciale en cet instant.

—La réciprocité que je me suis permise est toute simple, monsieur, répondit Blanche d'un air réservé. Il me reste à vous remercier d'avoir bien voulu me conduire jusqu'ici, et à vous prier de me mettre dans mon chemin. Je désire vous faire mes adieux.

—M'en voudriez-vous, mademoiselle, d'avoir pris la liberté de protéger votre sommeil ? Si je vous ai déplu, je vous assure que c'est bien involontairement.

—Je n'ai rien à vous reprocher, monsieur. Ma reconnaissance, au contraire, vous est acquise. Cela ne m'empêche pas de trouver qu'il est temps que nous nous séparions. Votre

général regrette sans doute votre absence, et moi je puis retourner seule maintenant vers mes amis.

—Vous êtes donc bien certaine de ne plus courir aucun danger ?

—N'ai-je pas un sauf-conduit ? Et, d'ailleurs, à la grâce de Dieu !

—Je vous obéis, car je ne m'impose jamais, répliqua gravement le capitaine, un peu froissé par le ton presque hautain de mademoiselle de Flavigny.

Après un examen attentif, mais rapide, de l'endroit où cette scène avait lieu, il reprit avec un élan de satisfaction :

—Eh bien ! réjouissez-vous ! nous n'avons pas trop dévié de la bonne direction. Si je ne me trompe, et je ne crois pas me tromper, nous sommes à peu de distance de la Maine ; le Gué-aux-Biches est à l'extrémité du petit bois qui nous entoure. Arrivés là, vous apercevrez le clocher des Herbiers tout au fond de l'horizon. Les Vendéens sont les maîtres du sol que vous foulez. Plus de crainte pour vous. A cheval, mademoiselle Blanche, et bon voyage !

Il se mit en devoir de lui tenir l'étrier. Une expression d'attendrissement se manifesta aussitôt dans les yeux de mademoiselle de Flavigny.

—Excellent cœur ! murmura-t-elle. Ah ! pourquoi n'est-il pas des nôtres ? S'il était royaliste, avec quel bonheur je lui accorderais mon amitié !

Elle se disposait à se mettre en selle quand un galop précipité retentit dans le bois et lui fit prêter l'oreille avec anxiété. Il lui suffit d'une minute d'attention pour se convaincre que la rumeur qui grossissait d'instant en instant, était produite par l'arrivée d'un certain nombre de cavaliers. Mais quels étaient ces cavaliers ? Des bleus ou des blancs ? A peine posée par Bénédicte, cette question fut résolue, car, franchissant un détour du chemin où Blanche et son compagnon attendaient indécis, des Vendéens parurent, lancés à fond de train. Blanche sauta sur son cheval, prit son mouchoir et l'agita dans l'air. Eu un bond, le capitaine fut droit et ferme sur ses étriers, le pistolet au poing.

—Qu'allez-vous faire ? lui cria la jeune fille avec effroi.

—Vendre chère ment ma vie, s'il le faut, répondit Bénédicte calme et résolu.

—Sur la mienne, je répons de la vôtre ! répliqua Blanche avec une soudaine exaltation.

—J'attendrai qu'on m'attaque, je vous le promets.

—Si l'on vous attaque, ce sera une lâcheté, et l'on me tuera !

Comme elle achevait ces mots d'une voix vibrante, avec un geste héroïque, les cavaliers vendéens, au nombre d'une trentaine, débouchèrent dans le rond-point, après avoir modéré leur élan. Celui qui les commandait, apercevant le capitaine d'état-major, s'arrêta, et le désignant à ses compagnons il s'écria avec une expression pleine de colère et d'ironie :

—Un bleu ! Bravo ! Pas de quartier ! Qu'on le sabre ou qu'on le fusille ! comme on voudra.

Les cavaliers avaient fait halte. Ils se remirent en mouvement pour exécuter l'ordre de leur chef. Mais la jeune Vendéenne se précipita au-devant d'eux, et les contint d'un regard rayonnant de courage et d'indignation.

—Je nomme Blanche de Flavigny ! dit-elle d'un ton important. Ma famille a versé son sang pour la cause de Dieu et du roi sur les plus terribles champs de bataille de la Vendée ! Je déclare que l'officier républicain contre lequel on dirige vos coups m'a montré les plus grands égards. Je lui dois de revoir bientôt ceux que j'aime, et qui peut-être me croient prisonnière ou morte ! Quiconque oserait ici le frapper serait considéré par moi comme un infâme, et je le ferais pendre comme un assassin !

Il y avait tant de force et d'autorité dans son accent et son attitude, que les assaillants reculèrent respectueux et soumis. Tous connaissaient l'intrépide jeune fille et devaient redouter l'influence du comte Hector de Flavigny.

Le commandant de la petite troupe n'était autre que Gaé-

tan d'Apremont qui, poursuivi l'épée dans les reins par les hussards mayençais, leur avait échappé, et se rendait en toute hâte aux Herbiers, afin de prévenir le conseil de guerre des événements accomplis, dont le résultat était déjà si funeste aux Vendéens.

Le marquis reconnut Blanche, et la saluant d'un air goguenard :

—Vous, mademoiselle ! dit-il. Ah ! pardon ! pardon ! Je suis un maladroit. Mon inadvertance a pourtant une excuse. Je comptais si peu vous trouver en compagnie d'un capitaine d'état-major des armées de M. de Robespierre ! C'est flattateur assurément pour un officier bleu !... Oui-là ! citoyen, reprit-il, avez eu là une véritable bonne fortune, et je vous en fais mon sincère compliment.

Bénédicte, à qui s'adressaient ces dernières paroles accentuées d'un sourire railleur, répondit, la voix brève et l'œil en feu :

—Je ne vous comprends pas, monsieur. De quoi me complimentez-vous ?

—Du service que vous m'avez rendu, répliqua Blanche en lançant au marquis un regard méprisant. M. d'Apremont est un gentilhomme bien élevé, incapable d'une sottise impertinence. Il faudrait être un misérable pour glisser, quand il s'agit de moi, une insulte sous un compliment.

—C'est mon avis, mademoiselle, répliqua le capitaine. Est-ce aussi le vôtre, monsieur le marquis ? ajouta-t-il.

Gaëtan se mordit la lèvre ; il comprima une velléité d'emportement.

—Sans doute ! dit-il en haussant les épaules. Mademoiselle de Flavigny est au-dessus de tout soupçon, et l'on ne saurait la suspecter, surtout quand on la rencontre, elle, fille de noble race et royaliste, avec un homme sans distinction et, qui pis est, républicain.

—A la bonne heure ! repartit Bénédicte ironiquement. J'aime mieux ça. Je livre ma personne à vos sarcasmes, d'autant plus volontiers que je me soucie fort peu de votre opinion à mon égard.

Le marquis alla vers son interlocuteur, et, l'envisageant avec une expression de colère mal contenue, il lui dit à demi-voix :

—Mon opinion à votre égard, la voici : c'est que j'ai tort de vous épargner. Un bleu ne mérite aucune amnistie, et l'on commet une insigne faiblesse quand on ne détruit pas ses ennemis en toute occasion.

—Belle morale ! A mon tour, je vous en fais mon sincère compliment.

—Ah ! ne raillez pas, ou sinon...

—Achevez.

—Je vous livre au sabre de mes cavaliers !

—Mademoiselle de Flavigny a sur eux plus d'empire que vous.

—Eh bien ! moi-même...

—Prenez garde ! J'ai la main sur la crosse de mes pistolets, Ne m'obligez pas à vous casser la tête.

Gaëtan était brave, mais il ne s'exposait pas sans nécessité. Il comprima sa colère, peu décidé qu'il était à faire le coup de feu avec le capitaine dont le calme révélait l'intrépidité. Il eut bien l'envie de donner encore l'ordre à ses hommes de se ruer sur celui qui le bravait. Mais il craignit de voir une seconde fois son autorité méconnue. Les cavaliers que commandait Gaëtan et qu'il avait ralliés au hasard en fuyant étaient des gars du Haut-Poitou, Vendéens déterminés, mais incapables de tuer un officier bleu ayant agi généreusement et loyalement avec la fille d'un de leurs chefs les plus vénérés. Réflexion faite, le marquis ajourna sa rancune ; il se promit de punir plus tard la tranquille audace du capitaine d'état-major.

—Vive Dieu ! dit-il avec une fausse bonhomie, je suis trop prompt à m'irriter. Ma haine pour les bleus me rend injuste. J'ai eu tort d'oublier un instant ce que vous avez fait pour mademoiselle de Flavigny. Je vous offre mes excuses, monsieur.

—Je les accepte. Et maintenant, veuillez me livrer passage,

car il importe que je retourne au plus vite sur mes pas. Le général Kléber m'attend à Torfou.

— Quel si grand besoin a-t-il de votre présence ? Êtes-vous donc son aide de camp ?

— J'ai cet honneur, répondit Bénédicte avec un mouvement de fierté.

— Oh ! oh ! exclama Gaétan dont la physionomie redevint narquoise, aide de camp du général Kléber, cet illustre fils d'un ouvrier terrassier, c'est fort joli ! Il y a vraiment de quoi se montrer orgueilleux ! Raisons de plus, cher monsieur, pour que je vous emmène avec moi aux Herbiers.

— Je ne suis donc pas libre ?

— Ma foi ! non. Je consens bien à ne pas vous faire écharper, mais je juge indispensable que le conseil de guerre de l'armée royale vous interroge et décide de votre sort.

Blanche, qui venait de saluer gracieusement les cavaliers vendéens, charmés de sa courtoisie, se dressa devant le marquis d'Aprémont.

— Et moi, dit-elle résolument, je veux que celui qui m'a guidée de son plein gré jusqu'ici ne subisse aucune contrainte. Je veux qu'il puisse s'en retourner librement !

— Cela ne sera pas !

— Cela sera !

— Mes amis, s'écria Gaétan, il y a utilité évidente à ce qu'un capitaine d'état-major républicain, aide de camp du général Kléber, soit conduit à notre généralissime d'Elbée. Ce serait une trahison de laisser échapper un homme qui connaît les plans d'attaque de nos ennemis, et dont les révélations peuvent nous être d'un grand secours.

— Misérable ! articula dédaigneusement Bénédicte.

— Mes amis, dit à son tour mademoiselle de Flavigny, on vous conseille de récompenser une noble action par une basse ingratitude ! Vous repousserez cette ignominie que vous couvrirait de honte et déshonorerait le parti vendéen ! Je vous conjure d'ouvrir vos rangs avec respect et de prouver ainsi que nos adversaires ne sont pas plus mignanimes que nous !

Un profond silence avait accueilli le discours de Gaétan. Un murmure approbateur se fit entendre après l'allocution de Blanche. Les cavaliers qui fermaient le chemin se séparèrent avec empressement pour complaire à la belle jeune fille. Ils formèrent une double haie, invitant de la sorte l'officier bleu à s'éloigner sans inquiétude et sous leur protection.

Le marquis était blanc ; une sourde fureur remuait les muscles de sa face. Il tourmentait la crosse d'une carabine damasquinée qui pendait à l'arçon de sa selle. Mais il n'osait s'emporter et n'ajouta pas un seul mot.

Bénédicte poussa son cheval, et s'arrêtant devant mademoiselle de Flavigny :

— Nous voilà quittes, dit-il en souriant. J'avais eu le bonheur d'écarter de vous un danger. Vous me sauvez d'un péril au moins aussi grand. Si le malheur de cette guerre civile veut que votre vie soit encore exposée, je souhaite que mon étoile me ramène vers vous. Adieu, mademoiselle, car il ne m'est pas permis de vous dire au revoir !

— Adieu et au revoir, monsieur ! répondit Blanche avec une émotion bien naturelle après tout ce qui venait de se passer.

Le capitaine s'avança lentement, la main au chapeau, entre le double peloton de Vendéens ; ceux-ci lui présentèrent les armes avec l'aplomb de soldats exercés.

Quand il eut dépassé cette haie vivante, il se retourna, salua et piqua des deux. Son cheval se mit au galop ; mais une minute ne s'était pas écoulée que de nouveaux cavaliers, plus nombreux que les premiers, se montrèrent au fond du chemin. Ils arrivaient à toute bride. Le marquis d'Aprémont les reconnut c'étaient des paysans du Marais venus avec lui dans le Haut Poitou, à la suite de Charette. Il s'élança à leur rencontre, tout furieux et en criant : "Qu'on l'arrête ! Roch Duhoux, feu ! feu sur le républicain !"

Roch Duhoux était, en effet, à leur tête. Après avoir abandonné de nouveau ses canons aux Mayençais, il avait pris la fuite avec les artilleurs qu'il commandait, et qui étaient bien

les plus méchants gars du Bas Poitou. La terreur l'étranglait si fort qu'à la vue de l'officier bleu il fut sur le point de tourner bride. Les exclamations de Gaétan, en lui faisant comprendre qu'il n'avait qu'un seul homme à combattre, calmèrent son effroi et lui donnèrent une certaine présence d'esprit. Il répéta aussitôt l'ordre qu'il avait reçu du marquis, et une détonation formidable ébranla les échos d'alentour.

Le cheval de Bénédicte tomba foudroyé. Bénédicte eut ses habits troués par les balles, mais pas une seule ne le blessa. Il déchargea ses pistolets et tua deux Vendéens. Alors il tira son épée, et debout sur un tertre haute, le visage impassible, il parut défier ses ennemis. Surpris de le voir vivant, prêt à se battre jusqu'à la mort, ses agresseurs hésitaient à l'attaquer de nouveau. Excités cependant par Duhoux, ils allaient se ruer sur lui, lorsque le marquis intervint :

— Assez ! dit-il. Cet homme est mon prisonnier. Je l'emmène avec moi.

Au même instant, Blanche arrivait brusquement au secours du capitaine. Elle avait crié aux gars poitevins : "En avant !" et tous l'avaient suivie. Sans se laisser intimider par le nombre, ils se placèrent devant l'officier bleu et lui firent une rempart de leurs corps. La carabine au poing, ils n'attendaient évidemment que le signal de Blanche pour charger les gars du Marais. La situation était menaçante. Le marquis ne crut pas devoir assumer sur lui la responsabilité d'un combat entre Vendéens. S'adressant à mademoiselle de Flavigny, qui le couvrait des éclairs de son indignation :

— Rassurez-vous, dit-il. Celui que vous protégez est sain et sauf. Il ne lui sera fait aucun mal. Mais, je vous le répète, je juge indispensable, à cause de son grade et de ses fonctions auprès du général Kléber, qu'il soit mis en présence du conseil de guerre. Comme je désire être conciliant, je consens à ce qu'il fasse la route entouré de vos partisans. Nous nous contenterons de fermer le chemin derrière vous, afin d'empêcher une évasion. Cela vous convient-il ?

— Soit ! répondit Blanche inquiète de la gravité des choses et comprenant qu'elle n'aurait point d'influence sur l'esprit des nouveaux venus. Moi aussi, je veux éviter une lutte sanglante entre gens qui, d'ordinaire, défendent la même cause. J'accepte votre transaction. Mais je vous prévins que je me présenterai moi-même devant le conseil et que je dévoilerai tout ce que votre conduite, en cette circonstance, a eu de déloyal et d'odieux.

— Peuh ! répliqua le marquis en ricanant. J'ai la conscience que je remplis mon devoir de royaliste. Que vous dirai-je ? J'entends la guerre civile autrement que vous, mademoiselle, et je m'en flatte. La générosité est presque toujours une duperie. Il n'y a de vrai pour un homme sérieux que l'adresse qui s'empare des occasions, et la force qui brise les obstacles sans scrupule et sans pitié !

Blanche ne daigna pas répondre à cette terrible pétition de principes, qui comptait d'ailleurs, à cette époque de rénovation violente et de progrès implacable, des zélés convaincus dans tous les partis. Elle alla vers Bénédicte, qui, toujours tranquille et s'appuyant sur son épée, attendait.

— Capitaine, dit-elle, vous ne refuserez pas de vous confier à moi ainsi qu'aux honnêtes et vaillants cœur qui se sont ralliés à ma voix. Là-bas, aux Herbiers, je vous ferai rendre prompts et bonne justice. Les d'Elbée, les Lescure, les Bonchamps, les Rochejacquelein, les Flavigny, tout le conseil de guerre, en un mot, appréciera votre généreuse conduite comme elle mérita de l'être et la liberté vous sera rendue sur-le-champ ! Car, s'il n'en était pas ainsi, j'irais, moi, Vendéenne, me livrer aux terroristes et mourir sur l'échafaud !

— S'il ne s'agissait que de ma vie, répondit le capitaine, je n'hésiterais pas à la sacrifier en ce moment. Mais comme je vous vois décidée, mademoiselle, à prendre votre part d'un combat en y engageant les cavaliers qui vous obéissent, je renonce à la résistance, puisque cette résistance aurait un danger pour vous. Faites-moi donner un cheval, et je me laisserai conduire au quartier général des Vendéens.

Sur un ordre de mademoiselle de Flavigny, un cheval fut amené à Bénédic, qui se mit en selle. Blanche se plaça près de lui, fit signe à ses défenseurs de les entourer, et l'on partit au galop.

Le marquis d'Apremont et Roch Duhoux se tinrent à vingt pas seulement de l'escorte. Tandis qu'on franchissait l'espace, Gaétan remarqua que son compagnon était sombre et réfléchi.

—A quoi penses-tu drôle ? lui demanda-t-il.

—Je pense à ce capitaine d'état-major.

—Eh bien ?

—Sa figure ne m'est pas inconnue. Je l'ai déjà vu... je ne sais où.

—Tiens ! c'est exactement ce que je me disais tout à l'heure. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il existe en moi une singulière animosité contre lui.

Naturellement, puisqu'il est républicain.

—Non. La haine instinctive qu'il m'inspire doit avoir une autre cause dont je ne me rends pas compte en ce moment.

—Parbleu ! rien de plus simple à expliquer.

—Voyons ?

—Vous tenez à connaître mon avis ?

—J'y tiens.

—Le voici en deux mots. Autrefois, vous étiez amoureux de la belle personne qui est devant nous.

—Oui, après ?

—Elle est plus belle que jamais, ce me semble, et vos yeux s'en sont aperçus depuis notre retour en ce pays.

—C'est vrai.

—Eh bien ! vous êtes redevenu amoureux, et, qui pis est... jaloux.

—Tu crois !

—J'en suis sûr. Or mademoiselle de Flavigny comble d'égarde le brillant officier bleu, tandis qu'elle se montre quelque peu dédaigneuse en ce qui vous concerne. Il y a bien là de quoi vous faire haïr notre prisonnier.

—Tu as deviné, faquin, repartit Gaétan. En vérité, mon ancienne ardeur se ranime à l'aspect de l'épanouissement admirable de cette superbe Blanche. Ah ! s'il plaît au diable !...

—Pourquoi pas ? demanda Duhoux d'un air goguenard.

—En attendant, je me vengerai de ce capitaine qui a su lui inspirer un vif intérêt.

—Si vous aviez voulu, on le tuait.

—Il fallait renouer avec mon ordre. Elle me regardait et je n'ai pas osé. Mais patience !..

—Compris !

—Scélérat, va !

—Eh ! vous me calomniez ; car je sus un honnête homme, moi, voyez-vous !

—Je commence à le croire, vrai ! Tu me l'a répété si souvent, maraud !

Ils se turent. Tout en galopant, le marquis essaya d'entrevoir Blanche au milieu des cavaliers qui l'escortaient. Quant à Roch Duhoux, il retomba dans ses réflexions, cherchant à se rappeler en quelles circonstances il avait déjà rencontré le capitaine d'état-major.

Mademoiselle de Flavigny et Bénédic observaient un profond silence. L'une laissait errer son regard sur la campagne que l'on traversait, mais sa pensée était repliée tout entière sur son compagnon. Elle était heureuse de lui avoir sauvé la vie, et elle souffrait en même temps de l'humiliation que le marquis lui infligeait. Parfois son âme se révoltait, la colère empourprait son front. Alors elle était tentée de faire volte-face et d'engager un combat avec Gaétan. Mais une certaine timidité féminine, jointe à l'espoir d'obtenir prochainement la liberté du capitaine, la dissuadait presque aussitôt de hasarder ce coup d'audace, et elle refoulait son impatience martial.

Bénédic, cependant, était agité par des sentiments complexes et divers. Il se reprochait comme une insigne faiblesse de s'être constitué prisonnier. Il se disait qu'il aurait

dû se défendre jusqu'à la mort. Toutefois il frémissait en songeant que mademoiselle de Flavigny eût peut-être péri victime de l'acharnement qu'il eût mis à se battre, et du courage dont elle eût fait preuve en voulant le protéger. Il se figurait ensuite le désespoir qu'eût ressenti la famille de Flavigny à la nouvelle de ce trépas, et il se réjouissait malgré lui-même d'avoir vaincu en lui l'inflexibilité du soldat. Par une transition toute naturelle, il en vint à réfléchir qu'il allait revoir sans doute la comtesse de Flavigny, dont son âme avait en tous lieux conservé le charmant souvenir. Cette perspective adoucit l'amertume de sa situation et sourit inefablement à son cœur.

V.

Le bourg des Herbiers est situé au plus épais du Bocage. C'est là que s'était concentrée la grande armée royale et catholique. Le conseil de guerre venait de s'y réunir pour régler et distribuer les commandements supérieurs, afin de faire tête sur tous les points à l'orage plus formidable que jamais qui commençait à fondre sur les Vendéens.

Dans une dernière conférence, le conseil avait décidé qu'on divisait en quatre parties le territoire insurgé, et que chacune des circonscriptions serait défendue par un général. Séance tenante, les quatre généraux avaient été nommés : c'étaient Charette, Bonchamps, le comte Lescure et le marquis de La Rochejacquelein. D'Elbée conservait son titre de généralissime, et Stofflet, l'ancien garde-chasse du château de Maulévrier, qui dès le début avait pris part à l'insurrection et s'y était distingué, venait d'être appelé aux fonctions de major général. D'autres nominations importantes avaient eu lieu. Quant à M. de Flavigny, il s'était contenté de la mission de conduire au combat la colonne poitevine qui l'avait choisi pour son commandant.

La délibération était close, et le conseil allait se séparer, lorsqu'un officier vendéen parut, et, s'adressant au généralissime qui présidait, il annonça qu'un vieillard, nommé Mathieu, se disant médecin, venait d'être arrêté près du camp.

Interrogé par moi, ajouta l'officier, il a répondu qu'il arrivait de Saint Fulgent, où il avait soigné des blessés royalistes, et se rendait vers Montaigu dans l'espérance de rencontrer un ami qui fait partie de l'armée de Mayence. Soupçonnant cet homme d'être un espion républicain, j'étais près de le faire fusiller. Un incident m'a retenu. Plusieurs de nos soldats se sont rappelés l'avoir vu sur les champs de bataille, empressé à secourir les malheureux qui l'imploraient, qu'ils fussent blancs ou bleus. Cela m'a décidé à venir prendre l'ordre du conseil.

Le généralissime consulta du regard les généraux qui l'entouraient, et remarquant que tous semblaient désireux de voir le prisonnier :

—Où est ce Mathieu ? demanda-t-il à l'officier.

—À quelques pas d'ici.

—Faites-le entrer.

L'officier sortit. Il revint presque aussitôt, précédant un petit vieillard derrière lequel se tenaient deux vendéens le sabre nu.

Les chefs royalistes avaient tenu conseil dans le presbytère des Herbiers. La pièce où ils étaient réunis était vaste et sévèrement meublée. Une table en chêne noirci, un grand bahut sans ornement, un fauteuil claustral, des escabeaux taillés sans art, composaient tout le mobilier. Un haut crucifix se dressait contre la muraille badigeonnée en gris, projetant sur la grave assemblée un reflet sombre et solennel. Là étaient assis le généralissime d'Elbée, Bonchamps, Lescure, La Rochejacquelein, Charette, arrivé quelques heures auparavant, Stofflet, le comte de Flavigny, le prince de Talmont, qui commandait la cavalerie, et le baron de Marigny, sous les ordres duquel l'artillerie avait été placée. Tous étaient vaillants ; presque tous étaient jeunes et beaux ; les uns et les autres espéraient faire reculer la Révolution, et comptaient sur un brillant avenir.

Obéissant à un signe du président, le prisonnier s'approcha de la table où siégeaient ceux qui allaient le juger. Il était vêtu d'une lévite et d'une culotte en gros drap bleu du pays. Il portait un chapeau de feutre rond à larges bords, sans cocarde, et de gros souliers à boucles d'acier. Une ceinture de cuir, à laquelle était attachée une cartouchière, complétait son costume. La cartouchière était entr'ouverte et laissait voir une troussée de chirurgien.

Après avoir salué le conseil, le vieillard promena un regard calme et doux sur les chefs vendéens ; puis il parut attendre qu'on l'interrogeât.

— Vous vous nommez Mathieu, n'est-ce pas ? lui demanda le président, et vous êtes médecin ? C'est du moins ce que vous avez déjà déclaré.

Le prisonnier secoua la tête d'un air affirmatif. Il ajouta en souriant :

— Par exemple, ne me demandez pas mes diplômes, il me serait impossible de vous en montrer. J'ai étudié, et j'exerce à l'occasion ; voilà tout.

— On dit que vous soignez indistinctement les royalistes et les républicains.

— Au-dessus des partis, monsieur le président, il y a l'humanité. Tous ceux qui souffrent sur mon chemin ont droit à mes secours.

— C'est fort bien ! Cependant, prenez-y garde ! votre façon d'agir peut vous rendre suspect à tout le monde. Cela est dangereux pour vous, par le temps où nous vivons.

— Je le sais. Mais que m'importe ! Je suis vieux et ne m'inquiète guère du nombre de jours qu'il me reste à vivre. Je cherche à faire un peu de bien avant de mourir.

— Vous venez de Saint-Fulgent, dit-on ?

— Oui, c'est là que sont vos ambulances. Ayant appris que le service médical y était insuffisant, j'ai offert mes bons offices, qui avaient été acceptés.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

— Pour me rendre au-devant des Mayençais, parmi lesquels je compte un ami, presque un fils.

— Vous êtes sans doute républicain ?

— Oui.

— C'est là parler franchement.

— Je ne mens jamais.

A cette réponse pleine de dignité, le président du conseil consulta d'un coup d'œil ceux qui siégeaient autour de lui. Un murmure favorable répondit à cette muette interrogation. Le comte de Flavigny prit la parole.

— Je me rappelle avoir déjà vu M. Mathieu il y a quelques années. Il habitait alors la Gorge-aux-Loups, non loin de Montaigu. On l'appelait le solitaire et aussi le sorcier. J'ai conservé de lui un très-bon souvenir.

— Je remercie monsieur le comte. Je n'ai pas oublié, moi non plus, la visite que m'a faite la famille de Flavigny dans mon ermitage, hélas ! détruit. Ni l'un ni l'autre nous ne songions, à cette époque, que la guerre civile nous remettrait un jour en présence.

— En votre qualité de sorcier, dit le président, vous auriez dû le prévoir.

— Ce qu'il y a de vrai, c'est que j'avais senti l'imminence d'une révolution,

— Et maintenant, pressentez-vous le rétablissement de la monarchie ? demanda brusquement Stofflet, l'ancien garde-chasse devenu major général.

— Non, monsieur, répondit le vieillard.

— Eh bien ! vous verrez cela ! et c'est nous, les Vendéens, qui conduirons le roi à Paris.

— J'en doute, répliqua M. Mathieu en hochant la tête avec mélancolie.

— Pourquoi ? demanda Bonchamps.

— Parce que la Révolution, malgré ses excès, malgré ses crimes même, c'est la France, et vous ne représentez qu'une imperceptible fraction du pays. Vous serez vaincus par l'audace et par le nombre, sinon par l'intrépidité. Voilà ce que je devine et ce que je pressens.

— Sorcier, reprit Stofflet avec la véhémence qui le caractérisait, ta divination est absurde et tes pressentiments n'ont pas le sens commun. Nous serons à Paris avant trois mois, et nous aurons fait pendre tous les révolutionnaires avant un an,

— Avant trois mois, répondit le vieillard avec une douceur sereine, qui sait combien d'entre vous, si pleins de vie, de courage et d'espérance, seront encore vivants ? Avant un an, hélas ! je le crois formellement, vous serez presque tous...

M. Mathieu s'interrompit.

— Eh bien ? demanda le président.

— N'exigez pas que j'achève.

— Achevez, nous le désirons. Tirez-nous notre horoscope. Nous n'avons peur d'aucune prédiction.

— Eh bien ! avant un an, messieurs les généraux vendéens, presque tous vous aurez succombé, et cette guerre civile ne se terminera pas sans que vous ayez tous péri.

— En d'autres termes, reprit Bonchamps à la fois pensif et souriant, la République domptera la Vendée, et, victimes de la guerre civile, nous tous, les chefs royalistes ici présents, nous serons morts ?

— Oui, morts ! répéta le vieillard d'une voix que l'émotion pénétrait.

Ces deux mots produisirent sur l'assemblée un effet profond. Il y eut comme un secret tressaillement dans l'âme de ceux auxquels ils s'adressaient. La sinistre vision de l'avenir agit avec d'autant plus de force sur les cours royalistes, si énergiques qu'ils fussent, qu'évidemment elle n'était déterminée ni par la colère ni par un aveugle esprit de parti. Dans l'expression de sa pensée convaincue, M. Mathieu avait mis ce sentiment de sympathie et même d'admiration qu'inspire à l'honnête homme, à l'homme d'honneur, le spectacle de toutes les bravoures, de tous les dévouements.

— Comment osez-vous déclarer cela ? reprit le généralissime en rompant le silence qui durait depuis un instant. Sur quoi vous fondez-vous pour hasarder une si étrange affirmation ?

— Sur ceci, monsieur le président : le gouvernement républicain est aussi résolu qu'il est implacable. Il lutte, sans fléchir, contre presque toute l'Europe coalisée. Des millions d'hommes, dans une explosion révolutionnaire, se lèvent à son appel. Plus vous résisterez, plus il multipliera contre vous son activité dévorante, ses généraux et ses soldats. Vos forces et vos ressources, si considérables qu'elles soient eu égard à l'étendue du pays insurgé, sont restreintes en réalité. Les siennes, au contraire, sont immenses, puisqu'il commande à la nation, dont la majorité obéit par patriotisme ou par terreur. Toujours combattants, toujours exposés, n'ayant plus l'abri de vos haies et de vos taillis qu'on va détruire, la victoire même vous épuisera. Rien ne pourra sans doute vous soumettre, pas même la certitude d'une amnistie, et votre héroïsme causera votre perte. Voilà pourquoi j'ai hasardé ma sombre prédiction.

D'Elbée, Bonchamps, Lescure, La Rochejacquelein, Charette, le comte de Flavigny, le prince de Talmont s'entre-regardèrent avec une expression de moqueuse incrédulité, à laquelle se mêlait toutefois un reflet de mélancolie et de désignation. Seuls, deux généraux royalistes avaient, en écoutant le vieillard, un rayonnement de colère dans les yeux : c'étaient le baron de Marigny et Stofflet, aussi durs, aussi violents l'un que l'autre, et l'un et l'autre aussi implacables que les plus terribles conventionnels.

— L'horoscope n'est pas gai, savez-vous, brave homme ? dit le président. Bah ! Qu'importe. Votre science cabalistique nous inquiète médiocrement, monsieur le nécromancien. La Providence seule connaît l'avenir, et nous n'admettons pas qu'elle vous en ait confié le secret. Si jamais, de nos jours, elle communique sa pensée à un mortel, nous doutons fort que ce soit à un républicain ; elle choisit mieux ses confidentes.

Cette saillie mit un peu de lumière et de gaieté sur le visage des chefs royalistes. Le baron de Marigny et Stofflet ne purent toutefois se déridier.

— Sorcier, s'écria Stofflet avec apreté, puisque tu possèdes un si merveilleux don de prescience, tu n'ignores pas sans doute qu'aujourd'hui même tu seras fusillé ?

— Je sais exactement le contraire, répondit M. Mathieu sans s'émouvoir.

— Eh bien ! tu es exactement dans l'erreur ! répliqua avec irritation le baron de Marigny, car je vais demander au conseil qu'il te condamne à être passé par les armes pour ton impertinent aplomb.

— Et le conseil repoussera votre demande, n'en doutez pas.

— Pourquoi la repousserait-il ? interpella Bonchamps, dont la physionomie, pleine de noblesse et d'esprit, avait une expression de bienveillance et de curiosité.

— Parce que j'ai pour juges des hommes de cœur, incapables de prononcer contre moi une sentence de mort fondée sur ce que j'ai répondu avec franchise quand on m'interrogeait ; parce que je n'ai jamais fait de mal aux Vendéens, quoiqu'ils m'eussent persécuté plus d'une fois ; parce qu'au risque de me voir en butte à l'animosité des bleus j'ai étendu ma charité de médecin jusque sur les blessés de votre parti ! Donc j'ai le droit d'espérer en la justice du conseil.

— Et vous avez raison ! répondit d'Elbée avec élan. L'ordre de vous fusiller serait ici un acte d'ingratitude, une véritable iniquité ! Est-ce votre avis, messieurs ? reprit-il en se tournant vers ceux qu'il présidait.

— Oui, dit Bonchamps.

— Oui, répétèrent Charette, le comte de Lescure, le marquis de La Rochejacquelein, le prince de Talmont et M. de Flavigny.

Ni le baron de Marigny ni Stofflet n'osèrent protester. Ils demeurèrent silencieux, la lèvre frémissante et le sourcil froncé.

— Allez ! nous ne vous retenons plus, dit ensuite le généralissime au vieillard. Des ordres seront donnés pour que vous soyez reconduit dans la direction de Montaigu.

M. Mathieu s'inclina. Il allait se retirer quand il se trouva face à face avec le marquis d'Aprémont qui entra. Tous les deux se reconnurent et s'arrêtèrent surpris et même troublés.

— Ah ! ah ! c'est toi, bonhomme ! dit Gaétan en prenant un air narquois. Tu n'es donc pas encore décédé ? Peste ! quel Mathusalem !

— Et vous, répliqua le vieillard en soupirant, vous n'avez donc pas encore expié vos forfaits ? Mais patience ! La justice de Dieu est lente parfois : elle n'en est que plus terrible alors !

— Peh ! tu radotes, mon ami !

Et le marquis, pirouettant sur ses talons, avec une légèreté parfaite, se tourna vers l'assemblée des généraux vendéens.

— Mauvaises nouvelles, messieurs ! reprit-il en saluant. Ah ! ah ! je m'aperçois que M. de Charette est ici. Vous êtes donc prévenus de ce qui se passe. Je n'ai plus rien à vous apprendre, sinon que j'ai fait prisonnier un capitaine d'état-major républicain, aide de camp du général Kléber. J'ai cru qu'il était indispensable qu'il fût interrogé par vous, et je l'ai amené.

— Eh bien ! qu'on l'interroge à l'instant même, ordonna d'Elbée. Nous n'avons plus une minute à perdre.

— Le voici.

Gaétan avait, en effet, intimé l'ordre à Roch Duhoux de le suivre avec le prisonnier dans la salle du conseil, ce que Duhoux avait exécuté ponctuellement, sans attendre l'injonction du généralissime président. Le cérémonial, d'ailleurs, n'existait guère dans ce camp royaliste, où la discipline militaire et la subordination hiérarchique n'avaient pu soumettre ni les soldats ni les généraux, trop habitués à l'initiative individuelle et à l'indépendance des partisans.

Dès que le capitaine d'état-major, précédé par Roch Duhoux et entouré de gars bien armés, eut franchi le seuil de la salle, un tumulte bizarre se produisit. Bénédicte, ayant brusquement repoussé ceux qui le gardaient à vue, s'était précipité au-devant de M. Mathieu, qui, au moment de sortir, venait de rencontrer la nouvelle escorte et avait fait quelques pas en arrière pour qu'elle pût entrer. Deux ou trois Vendéens avaient été à

demi renversés par le mouvement imprévu du capitaine. Vingt sabres s'étaient levés sur lui, mais, prompt comme l'éclair, le président avait retenu les bras en s'écriant :

— Malheur à qui frappera !

Et les armes, un instant suspendues par l'hésitation, la crainte et le respect, étaient enfin retombées sans avoir même effleuré la tête de Bénédicte.

Le trouble d'ailleurs s'était bien vite apaisé, on n'avait eu aucune peine à se convaincre que l'élan du capitaine, tout spontané, sans intention agressive, n'avait eu rien de menaçant. Il était évident pour tous que l'officier bleu n'avait voulu que se jeter dans les bras d'un ami.

Bénédicte et M. Mathieu s'entreignaient en silence. Nul n'osait interrompre cette profonde effusion, ni Stofflet, ni le baron de Marigny, ni Gaétan d'Aprémont. Maître enfin de lui-même, ce fut le capitaine qui parla le premier.

— Comment êtes-vous ici ? demanda-t-il à l'ancien solitaire de la Gorge-aux-Loups.

— J'allais, à la rencontre des Mayençais, c'est-à-dire à votre rencontre, mon cher enfant, répondit le vieillard. Chemin faisant, on m'a arrêté, et j'ai comparu devant les généraux royalistes, qui viennent de me rendre la liberté.

— C'est bien, et c'est juste ! car je sais déjà que sur plus d'un champ de bataille vous avez prodigué vos soins aux blancs comme aux bleus. C'est vous dire que j'ai revu le père Cazeaux, Justine et Justin. . . Mais, reprit-il, n'abusons pas de la patience du conseil. Séparons-nous, mon cher maître, du moins pour quelques instants. J'espère en effet vous rejoindre. Il est impossible qu'on me retienne prisonnier. Je crois à l'équité même de mes ennemis, et ma position est telle qu'on ne peut me contraindre à rester ici sans forfaire à l'honneur.

— Au revoir donc, mon cher Bénédicte ! répondit le vieillard. Je me retire, mais je vais vous attendre, heureux de l'espoir que nous quitterons ensemble les Herbiers.

Et M. Mathieu, après avoir salué de nouveau les chefs royalistes, sortit de la salle du conseil.

Le capitaine d'état-major, se redressant avec une fierté tranquille, s'avança d'un pas ferme, le regard assuré, vers la table où siégeaient les généraux. A peine eut-il lancé un coup d'œil sur eux qu'il aperçut le comte de Flavigny. A la pâleur du comte, à l'anxiété peinte dans sa physionomie, Bénédicte comprit aisément que le noble gentilhomme avait un chagrin au cœur, et qu'il pensait à Blanche, que sans doute il croyait morte ou tombée au pouvoir des terroristes. Un sourire épanouit la lèvre du jeune officier bleu à l'idée qu'il allait remettre la joie dans l'âme navrée du général vendéen.

— Messieurs, dit-il avec une courtoisie pleine de distinction, je vous prie de m'excuser. Une rencontre tout à fait inattendue, une surprise vraiment émouvante pour moi ont pu seules m'enlever le calme qui m'est habituel et me faire commettre un acte de vivacité qui a causé ici un instant de perturbation. La reconnaissance et l'amitié sont des sentiments qu'approuvent les hommes de toutes les opinions, et vous approuverez, je n'en doute pas, l'entraînement subit auquel j'ai cédé, quand je vous aurai dit que je dois le peu que je sais et le peu que je suis au bon et savant vieillard dans les bras duquel je me suis précipité.

— Nous comprenons toutes les impulsions généreuses, monsieur, répondit le président, et nous vous excusons.

Le capitaine s'inclina en signe de déférence et de remerciement.

— Comment vous nommez-vous ? reprit d'Elbée.

— Je me nomme Bénédicte.

— Est-ce le seul nom que vous portez ?

— Le seul, monsieur.

Et le jeune officier bleu prononça ces mots avec cet délicat et ferme qui semble dire : N'insistez pas. Le généralissime indiqua par un léger mouvement de tête son intention d'être réservé sur ce point, puis il ajouta :

—Vous êtes capitaine d'état-major, aid de camp du général Kléber, par conséquent un défenseur de la République et un ennemi de la royauté ?

—Je le nierais en vain, monsieur.

—C'est fort bien Mais vous êtes aussi notre prisonnier, et nous avons sur vous droit de vie et de mort. Songez-y.

—Pourquoi y songerais-je ? Un soldat est toujours prêt à mourir

Cette réplique, faite d'un ton grave et simple, parut embarrasser le président

—Voyons, reprit-il après une minute d'hésitation, parlons nettement En votre qualité d'aide de camp d'un des généraux les plus renommés parmi nos adversaires, vous avez dû recevoir la confiance du plan de campagne qu'on va mettre à exécution contre nous ?

—Eh bien ! que signifie cela ?

—Cela signifie, monsieur, qu'une alternative vous est offerte par le conseil : Ou vous serez fusillé, ou vous nous révélerez quel est ce plan.

En achevant cette phrase cruellement injurieuse, d'Elbée sentit la rougeur lui monter au front. Il voulut fixer son regard sur celui de Bénédicte, mais les yeux du capitaine devinrent si fulgurants qu'il ne put en soutenir l'éclat. A vrai dire, le généralissime d'Elbée, bon et loyal gentilhomme, n'avait pas obéi à sa propre inspiration ; il n'avait fait que subir l'influence du marquis d'Aprémont, lequel, s'étant glissé derrière son fauteuil, lui avait dicté jusqu'aux termes dont il s'était servi.

La première sensation une fois dissipée, Bénédicte se contenta de hausser les épaules dédaigneusement. Il répondit avec une ironique tranquillité :

—En conscience, monsieur le président, vous n'êtes guère physionomiste ; autrement, il vous eût suffi de m'envisager quelques secondes pour comprendre que je suis un homme assez énergiquement trempé, et qu'il est inutile, dérisoire même, de me donner le choix entre la mort et le déshonneur !

—Pas de phrases ! s'écria Stofflet impérieusement. Il faut choisir. Choisissez.

—A quoi bon m'interpeller si haut, monsieur ? repartit Bénédicte avec un sourire railleur. Le bruit ne m'effraye guère, je vous jure, depuis que j'ai entendu dans Mayence le formidable retentissement d'une artillerie plus assourdissante que le tonnerre... et même que votre voix.

—Alors, voulez-vous être fusillé ? demanda brusquement le baron de Marigny.

—Je le voudrais, que vous refuseriez d'y consentir, vous, monsieur, quoique l'indulgence ne semble pas vous caractériser, en politique du moins.

—Une telle audace mérite d'être exemplairement châtiée, murmura Gaétan. Il faut condamner cet homme à mort !

—Vous savez bien que c'est impossible, répliqua le capitaine avec une expression de souverain mépris.

—Impossible... pourquoi ? demanda le comte de Flavigny d'un ton bienveillant, car il s'intéressait au jeune officier bleu.

—Parce que

Mais Bénédicte n'eut pas le temps d'achever. Une voix interrompit.

—Parce que si je suis aux Herbiers, mon oncle, et si je revois aujourd'hui ma chère famille, c'est à ce brave et généreux officier républicain à qui je le dois !

—Blanche, qui avait pénétré dans la salle du conseil, s'élança vers de M. de Flavigny.

—Ah ! mon enfant ! ma pauvre enfant ! balbutia le comte en la pressant sur sa poitrine et en étouffant un sanglot. J'avais l'âme dévorée d'inquiétude. Mais te voilà ! Dieu soit béni !

—N'oubliez pas dans votre gratitude, mon oncle, celui qui a été l'auxiliaire dévoué de la Providence : M. Bénédicte, l'ancien pâtre de la Bénardière, maintenant capitaine d'état-major.

—Quoi ! lui, Bénédicte ! ce paysan que je haïssais tant autrefois ! pensa Gaétan stupéfait.

—Ouais ! grommela entre ses dents Roch Duhoux ébahi,

voilà celui qui a troué ma chair avec un couteau. Ah ! si j'avais su !

Le comte avait quitté sa place. Il s'était dirigé vers l'aide de camp de Kléber. Après quelques secondes d'une attention fixée sur le visage de l'officier bleu.

—Oui, oui, je me souviens maintenant ! dit-il avec vivacité. Tous vos traits me rappellent l'intrépide et digne garçon qui a vaincu le taureau furieux aux fêtes d'Aprémont et dont l'intelligence annonçait des aptitudes surprenantes. Je ne m'étonne pas, monsieur, que vous ayez fait un rapide chemin dans l'armée, tout en regrettant, hélas ! que vous l'ayez fait à la faveur d'une révolution dont je réprovoe les sanglants excès.

Cette dernière réflexion, échappée en quelque sorte contre sa volonté à l'instinct royaliste du comte, surprit Bénédicte. Il se disposait à répondre avec autant de déférence que de résolution, lorsque M. de Flavigny s'empressa d'ajouter :

—Pardonnez-moi, monsieur. J'ai eu tort de mêler la politique à une question de reconnaissance. Quelles que soient vos opinions, je suis heureux de proclamer que vous avez bien mérité de ma famille et de moi. En attendant que le conseil décide qu'il en sera de vous comme de M. Mathieu, et que vous aussi vous serez libre de retourner vers les Mayençais, laissez-moi vous remercier du plus profond de mon cœur.

—Je suis récompensé au delà de ce que je mérite ! répondit vivement le capitaine d'état-major.

Le comte regagna le siège qu'il occupait. Aussitôt le généralissime se leva, et, se tournant du côté du marquis d'Aprémont :

—Vous ignorez donc la loyale conduite de votre prisonnier ? lui demanda-t-il froidement.

—Moi... non ! répondit Gaétan troublé malgré lui.

—Pourquoi n'avez-vous pas imité son exemple, et fait preuve de la même générosité ?

—Parce que, sous aucun prétexte, je ne me reconrais le droit de prendre seul une décision à l'égard de l'aide de camp d'un général ennemi.

—Vous êtes vraiment trop scrupuleux, monsieur le marquis, répliqua sèchement le comte de Lescure. L'occasion de nous montrer justes et même cléments envers un officier bleu qui a bien agi est trop rare pour que nous ne la saisissions pas dès qu'elle se présente à nous.

—Votre doctrine n'est pas la mienne, monsieur le comte. Je me sens toujours impitoyable en présence d'un républicain.

—En effet, dit le marquis de la Rochejacquelein, vous demandiez tout à l'heure qu'on fusillât le capitaine, et cependant vous saviez tout ce que lui devait mademoiselle de Flavigny. C'est bien étrange et bien cruel, vrai Dieu !

—C'est pire que cela, messieurs ! s'écria Blanche en appuyant sur chaque mot.

—Qu'est-ce donc ? demanda le président.

—C'est perfide et lâche ! Oui, perfide et lâche ! car le marquis d'Aprémont m'avait juré qu'il me ferait prévenir aussitôt que le prisonnier comparaitrait devant le conseil, et il n'a pas tenu son serment. Mais je me méfiais, et me voici

Tous les regards se portèrent sur Gaétan avec indignation, même ceux du baron de Marigny et de Stofflet. Il les soulait avec un sourire gouaillard.

—Bah ! dit-il, je n'ai qu'une parole à prononcer pour qu'on me comprenne et qu'on m'excuse. Ma conduite en cette circonstance n'a eu d'autre but que de contraindre le capitaine Bénédicte à nous révéler le plan de campagne de l'ennemi. J'aurais été le premier ensuite à provoquer sa mise en liberté.

Un profond silence accueillit cette justification, dont personne ne parut satisfait.

—Terminons ce débat, reprit le généralissime avec autorité. Il est temps que chacun de mes collègues aille prendre au plus vite le commandement qui lui est confié. Comte de Flavigny, ajouta-t-il, je vous charge d'une mission que vous accomplirez sans doute avec plaisir, celle de veiller à ce que l'aide de camp du général Kléber puisse retourner sans obstacle vers les républicains.

—Mon cher d'Elbé, répondit le comte, je vous remercie. Le capitaine Bénédicte est désormais sous ma sauvegarde, jusqu'à ce qu'il soit loin du camp. Je vous promets qu'aucune malveillance ne l'atteindra parmi nous.

Et il lança un coup d'œil de défi au marquis d'Aprémont. Celui-ci se mordit la lèvre jusqu'au sang. Il eut une terrible envie de provoquer M. de Flavigny ; mais il sentit que tout le monde eût blâmé son agression, et il se contint.

Les généraux vendéens sortirent de la salle du conseil sans accorder à Gaétan la plus légère marque d'approbation et d'amitié. Il était d'ailleurs peu estimé de tous les chefs, même de Charette, sous les ordres duquel il avait servi dans le Marais, et qui lui avait plus d'une fois reproché ses violences, ses ruses diaboliques, et jusqu'à ses exactions sans frein en pays insurgé.

Il sortit à son tour ; mais par un geste rapide et furieux il indiqua à Duhoux qu'il voulait lui parler. Le digne acolyte du marquis s'empressa de le rejoindre, et tous deux se retrouvèrent quelques minutes plus tard, à l'extrémité du bourg, loin de la foule et du bruit.

—Ainsi, dit tout à coup Gaétan, ce capitaine d'état-major que je hais à présent est ce même père de la Bénardière, que je haïssais autrefois !

—Oui ! répondit Duhoux dont les dents grincèrent. Bizarre rencontre ! La vie est drôle, n'est-ce pas ? Inutile de vous déclarer que, moi aussi, je déteste cordialement ce Bénédicte.

—Parbleu ! tu te souviens toujours du coup de couteau dont il t'a gratifié ?

—Je suis bien forcé de m'en souvenir ! La cicatrice est encore douloureuse par instants.

—Je gage, maraud, que tu serais ravi de pouvoir le hacher menu comme chair à pâté.

—Je ne gage pas, car je perdrais.

—Eh bien ! je te le livre, coquin, tu prendras avec toi une trentaine de gars déterminés, ceux que tu commandais ce matin, par exemple, tu iras t'embusquer au delà du Gué-aux-Biches, près du moulin des Chênes-Secs, où se trouve un ravin boisé, et...

—Et là je ferai faction avec mes hommes en attendant le passage de l'aide de camp du général Kléber, qui n'a pas le choix d'un autre chemin. Puis, dès qu'il aura franchi le gué, pif ! paf ! et sus au républicain ! c'est entendu.

—Es-tu satisfait, maroufle ?

—Oh ! monseigneur, cent fois plus que vous ne le croyez !

Roch Duhoux, en effet, se contentait non-seulement à se venger de l'ancien père qui avait tenté de le tuer, mais surtout à se débarrasser, en l'assassinant, d'un homme qui connaissait l'horrible secret imprimé sur son épaule et pouvait le divulguer.

—Etes-vous sûr, monsieur le marquis, reprit Duhoux, qu'on n'escortera pas le capitaine plus loin que le Gué-aux-Biches ?

—Sûr, non. C'est présunable, voilà tout. Le Gué-aux-Biches est une limite toute tracée, toute naturelle. Chance à courir d'ailleurs. Dans nos projets les mieux combinés, il y a toujours quelque chose qu'il faut bien livrer au hasard. Tu devrais savoir cela, imbécile !

—Vous avez raison, monseigneur... Mais, à propos, est-ce que vous ne vous rappelez plus ce que je vous ai révélé jadis ?

—Quoi donc ?

—À savoir que ce Bénédicte.

—Après ?

—Est le fils de mademoiselle Valérie de Morsanges, c'est-à-dire de la comtesse de Flavigny ?

—Parbleu ! je l'avais oublié !

—Et maintenant que je vous ai rafraîchi la mémoire, ne cherchez-vous pas à tirer parti du secret ?

—Bah ! à quoi bon ? D'abord il n'y a pas de preuves. Un seul témoin existe, et c'est toi, maraud. On crierait à la calomnie, et peut-être serais-tu pendu. Or, à moins que tu n'y tiennes.

—Fichtre ! je n'y tiens pas.

—Alors, crois-moi, retenons nos langues sur ce point. Laissons là cette vieille histoire qui ne rencontrerait qu'incrédulité et pourrait bien nous porter malheur. Autrefois, quand je voulais à tout prix épouser Blanche, je me suis fait une arme de cette chronique scandaleuse pour contraindre sa volonté. Aujourd'hui, c'est différent ! mademoiselle de Flavigny me semble toujours adorable, mais je n'ai plus la moindre tentation de devenir son époux. En temps de guerre civile, on aime comme on peut, mais on ne se marie pas !

—Voilà une sentence pleine de sagesse, monseigneur.

—Tu me flattes, coquin ! dit le marquis en tirant l'oreille de Roch Duhoux. Allons, va vite tout préparer pour ton expédition.

—J'y cours... Si le Bénédicte passe sans escorte devant le moulin des Chênes-Secs, c'est un homme mort. Je vous en réponds.

—Que Belzébuth te vienne en aide, maraud !

Et les deux interlocuteurs se séparèrent. Pour n'éveiller aucun soupçon, ils prirent l'un et l'autre un chemin différent. Duhoux rentra dans la grande rue des Herbiers, tandis que le marquis suivit un sentier qui ramenait au bourg en décrivant un circuit.

Pendant ce temps, M. de Flavigny offrait l'hospitalité à Bénédicte.

—La comtesse, disait-il, sera heureuse de vous revoir, monsieur, surtout quand nous lui aurons tout appris.

—J'ai déjà embrassé ma tante, interrompit Blanche ; elle sait quelle service m'a rendu le capitaine, et elle nous attend.

—J'ai hâte de repartir, répondit Bénédicte. Mais je suis prêt à vous suivre pour aller saluer madame de Flavigny.

En s'exprimant ainsi, il avait fait un effort pour que sa voix ne trahit pas la sensation qui venait de précipiter les battements de son cœur. Car toute son âme avait reçu comme une secousse électrique quand le comte avait proposé de le conduire en présence de celle à qui il avait voué une mystérieuse tendresse, et dont le souvenir mélancolique et charmant avait toujours caressé son imagination.

Pour arriver à la demeure de la famille de Flavigny, il fallut traverser la petite ville au milieu d'une multitude de paysans armés qui s'étonnaient d'apercevoir un officier bleu protégé par un chef vendéen. Mais le bruit courut que le capitaine d'état-major avait sauvé mademoiselle de Flavigny, et pas une insulte ne fut entendue durant le trajet.

En dépit de l'émotion dont il était pénétré, Bénédicte examina curieusement cette masse compacte de soldats en sabots, aux longs cheveux plats, aux allures indisciplinées, qui étaient sur le point d'entrer en lutte avec les Mayençais. Il comparait alors dans son esprit ces étranges combattants vêtus d'habits rustiques, ayant des fusils de tous calibres, des sabres attachés avec des ficelles, un sacré-cœur sur la poitrine, un chapelet et une cuiller de bois à la boutonnière ; il les comparait disons-nous, à cette armée aguerrie, superbe sous l'uniforme, magnifique au feu, manœuvrant avec une admirable précision, que le Comité de salut public lançait sur la Vendée, et il se sentait saisi d'une douloureuse compassion, car il pensait sincèrement que toute cette cohue belliqueuse, si déterminée qu'elle pût être serait bien vite écrasée par les héros de Mayence, de Valenciennes et de Condé. Certes, il se fût montré incrédule si, prévoyant l'avenir, quelqu'un lui eût dit : "Ceux que tu plains avec raison, hélas ! battront cependant, avant de succomber, plusieurs armées de la République, et même les Mayençais."

Comme on ne pouvait avancer que lentement à travers les rues encombrées, le comte, Bénédicte et Blanche ne parvinrent qu'avec peine devant la demeure où les attendait la comtesse de Flavigny. C'était un petit manoir, dont le propriétaire, un hobereau campagnard, avait cru devoir émigrer dès 89 pour trancher du grand seigneur. Depuis lors, la maison s'était délabrée, une herbe épaisse avait encadré le pavé de la cour. Ce n'était là ni l'élégant château de Morsanges, ni le somptueux hôtel de Montaigu. C'était la première étape de l'infortune sur le chemin de l'insurrection.



—Nous sommes arrivés, dit le comte. Entrons.

Le capitaine regarda la triste résidence et soupira secrètement à la pensée que la comtesse demeurait là. A peine sur le seuil du manoir, il tressaillit en remarquant qu'une femme vêtue de noir, pâle et souriant avec un peu d'effort, venait au-devant de lui. Il aperçut à ses côtés un jeune homme à la physionomie douce et martiale à la fois, et il reconnut Raoul.

—Ah ! monsieur, Blanche m'a dit ce que vous avez fait pour elle ! murmura madame de Flavigny avec un sanglot dans la voix. J'en suis profondément touchée. Je viens d'en instruire mon fils, qui a parcouru la campagne dans l'espoir de rencontrer sa cousine, et qui est de retour depuis un instant.

—J'étais désespéré, capitaine, dit Raoul, et me voici le plus heureux des hommes grâce à vous !

Après avoir embrassé Blanche avec une vivacité enthousiaste, il tendit les deux mains à Bénédicte. Il y eut une effusion pleine de sympathie qui fit jaillir des larmes de tous les yeux.

—Je ne vous ai jamais oublié, monsieur, reprit Raoul, depuis notre rencontre au carrefour du Châtaignier.

—Et moi, monsieur, partout où la destinée a conduit mes pas, je me suis souvenu de la famille de Flavigny. Chacun a ses rêves, et les miens m'ont souvent parlé de vous.

Disant cela, le capitaine d'état-major s'inclinait devant la comtesse avec une telle expression de tendresse et de respect que Blanche en fut frappée. Un soupçon lui vint à l'esprit. Mais Bénédicte se montra ensuite si calme, si maître de lui-même, que ce soupçon se dissipa.

Une table simplement servie avait été dressée dans la principale pièce du manoir. Madame de Flavigny fit asseoir le jeune officier bleu. On mangea peu, le repas fut court. Trop de préoccupations opprèsaient les âmes pour que les convives ressentissent bien vivement l'aiguillon de la faim. Après quelques paroles échangées avec une certaine contrainte sur les malheurs des temps, M. de Flavigny donna à un domestique qui servait l'ordre de faire seller trois chevaux.

—Raoul et moi, dit-il en se levant, nous vous accompagnerons jusqu'aux bords de la Maine, au passage du Gué-aux-Biches. Quand vous aurez franchi le gué, vous serez hors de tout danger, car nous savons que les républicains commencent à tenir la campagne de ce côté. Vous ne tarderez donc pas à rencontrer là vos amis.

—Je vous rends grâce, monsieur, dit le comte. Si vous le permettez, nous emmènerons avec nous le digne vieillard qui a comparu, comme moi, devant le conseil, et qu'on a rendu à la liberté. Il m'attend sans doute en ce moment.

—Il sera fait comme vous le désirez, monsieur. Aussi bien cet ancien solitaire de la Gorge-aux-Loups est-il un brave homme qui mérite tous nos égards.

—Serait-ce celui qu'on nommait le sorcier, et dont nous avons jadis visité l'ermitage ? demanda Raoul.

—Lui-même. Il s'est improvisé médecin, et l'on assure qu'il soigne indistinctement les blancs et les bleus, quoiqu'il soit partisan de la Révolution.

—C'est un ennemi généreux ! dit la comtesse avec onction. Que Dieu le protège !

Les chevaux furent bientôt prêts.

—Partons ! reprit M. de Flavigny.

A ce mot, Bénédicte sentit son cœur se serrer. Par un mouvement irréflecti, il se rapprocha de la comtesse, comme s'il eût craint de se séparer d'elle. Il se maîtrisa aussitôt et salua profondément.

—Je ne sais si nous nous reverrons jamais, madame, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir. Quoi qu'il arrive, croyez que je considérerai toujours comme un bonheur l'occasion de pouvoir vous rendre quelque service signalé. Si jamais un péril sérieux vous menace, et que je sois en position de le conjurer, je vous supplie de compter sur moi !

Madame de Flavigny lui tendit la main.

—Pourquoi ne restez-vous pas avec nous ! demanda-t-elle, non sans une certaine hésitation.

Bénédicte sourit tristement.

—Parce que c'est impossible ! répondit-il avec une douceur résolue. Mon drapeau n'est pas celui des Vendéens et mon épée doit rester fidèle à mes convictions.

—Allez, monsieur, allez où le devoir vous réclame, où vous appelle l'honneur, et ne m'en veuillez pas d'avoir voulu vous rallier à nous.

Après un dernier adieu, où toute son âme passa comme un éclair dans ses yeux, le capitaine d'état-major se mit en selle et s'éloigna, escorté du comte et de Raoul. Quelques minutes après, tous trois aperçurent M. Mathieu, qui lui-même était à cheval, au milieu d'un groupe de cavaliers. La plupart des cavaliers s'étaient rappelés qu'il les avait secourus, et il se disposaient à lui servir d'escorte. On se réunit. Raoul complimenta le vieillard, puis on partit au galop, et l'on ne s'arrêta que deux heures plus tard, devant le Gué-aux-Biches, où il était convenu qu'on se séparerait.

Bénédicte et M. Mathieu firent traverser la Maine à leurs chevaux. Lorsqu'ils furent sur la rive opposée, ils se retournèrent et envoyèrent à plusieurs reprises un salut cordial à ceux qu'ils venaient de quitter. Après quoi, ils se remirent en route. Ils côtoyèrent un ravin boisé, et passèrent devant un moulin, le moulin des Chênes-Secs, sans que rien vint interrompre leur course. Seulement ils virent étendus sur le sol cinq ou six cadavres de Vendéens, et aperçurent plusieurs chevaux qui erraient dans les champs.

—On s'est battu aujourd'hui même ici, dit M. Mathieu.

—Oui, ajouta Bénédicte. Il y a eu sans doute une rencontre entre une patrouille royaliste et une reconnaissance de husards républicains.

La vérité, c'est qu'au moment où Roch Duhoux préparait son guet-apens, il s'était laissé surprendre par les bleus, qui lui avaient tué plusieurs hommes, et l'avaient fait prisonnier.

FIN DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

La cinquième série a pour titre. *UN NOBLE CŒUR.*

OCCASION LES DERNIERS OCCASION  
VOLUMES !

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c.
LA HAINE 2c vol.	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>**

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste. En